

Ne tirez pas sur le traducteur!

Roch Côté

Trente ans, c'est la durée de vie moyenne d'une traduction. On traduit pour son temps. Et les temps changent.

LE PIANISTE de bar et le traducteur ont ceci en commun qu'ils n'ont pas le droit d'ennuyer sous prétexte de suivre la partition. On joue pour son public, c'est aussi pour lui que l'on traduit. On a le droit d'ennuyer uniquement sur demande spéciale.

Et il est aussi lâche de tirer sur un traducteur que sur un pianiste.

On traduit pour son temps. Et les temps changent. C'est une vérité que nous rappelle André Markowicz dans la nouvelle série de traductions de Dostoïevski qu'ont entrepris de publier cette année les éditions Actes Sud sous l'étiquette Babel.

Selon le traducteur, il était temps de re-traduire l'auteur russe. Dans une note explicative qu'il publie à la suite du *Joueur* — première oeuvre parue dans cette nouvelle traduction — il écrit que les dernières traductions de Dostoïevski datent d'une trentaine d'années et que leur vie utile est donc terminée.

Trente ans, c'est la durée de vie moyenne d'une traduction, selon Markowicz. Comme le yoghourt, la traduction doit se consommer avant

une date limite. Pourquoi?

«La raison en est, Madame, qu'il faut écrire pour son temps et non pour les temps passés». La réplique est de Voltaire.

Écrire pour son temps veut-il dire qu'il faille «adapter» un auteur au goût de son public au point de le trahir?

Voilà, le mot est lâché! Trahir. Profitant de la ressemblance des mots, la langue italienne n'hésite pas à assimiler le traducteur au traître: «Traduttore, traditore».

Voltaire se résignait à une certaine trahison. «Je suis persuadé, écrivait-il dans une lettre en 1720, que nous avons deux ou trois poètes en France qui traduiraient très bien Homère: mais, en même temps, je suis très convaincu qu'on ne les lira pas, s'ils n'adoucissent, s'ils n'élargissent presque tout».

Oui, le traducteur est un traître, mais à qui la faute?

Tout le dilemme de la traduction est là. S'il faut retraduire Dostoïevski, c'est que les traductions antérieures avaient été faites en fonction d'un public qui, comme celui de Voltaire, avait besoin qu'on lui

adoucisse la potion.

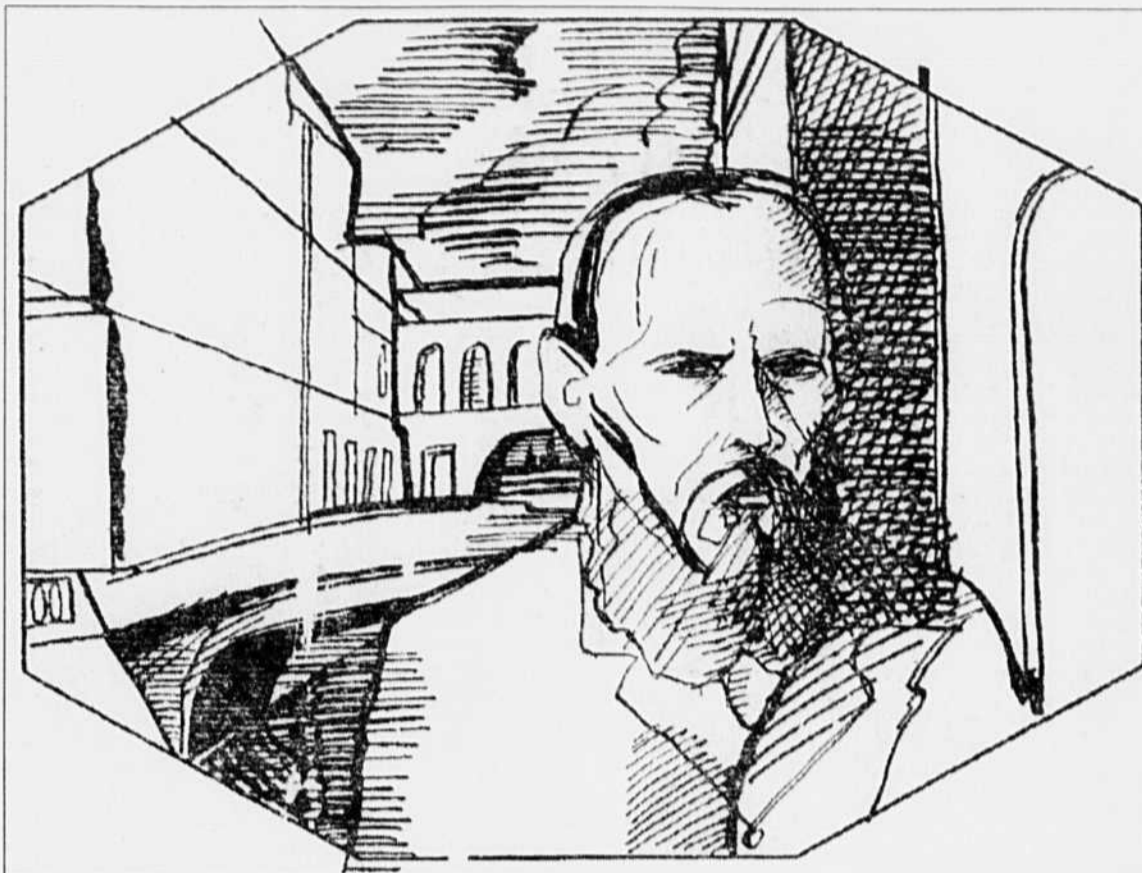
La tyrannie du public

Baudelaire lui-même reprenait l'argument de Voltaire pour justifier l'élagage auquel il s'était livré en traduisant les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe.

Au nom de cette tyrannie du public, des traducteurs se sont érigés en ambassadeurs du bon goût. En français plus qu'en anglais d'ailleurs, selon Sherry Simon, professeur au département d'études françaises de l'Université Concordia et spécialiste de la théorie de la traduction.

«La langue française a longtemps été dominante, explique-t-elle, et les traducteurs ont imposé une tradition d'altération des textes pour les rendre conformes au goût français. On voulait de beaux textes. En anglais, cette tradition est beaucoup moins forte, moins contraignante».

Traducteur de Joyce, Valéry Larbaud, dans un opuscule (*De la traduction* — Actes Sud), se dit prêt à donner sa bénédiction au traducteur qui supprimerait un passage



entier d'un ouvrage, pourvu qu'il invoque la bonne raison: ce passage était de trop et trop évidemment inutile.

C'est ce qu'a pensé justement le premier traducteur français de Dostoïevski qui jugea inutile de traduire la Légende du Grand Inquisiteur dans *Les Frères Karamazov*. Ce morceau est aujourd'hui considéré comme un sommet de l'oeuvre tout entière de l'écrivain russe.

Dans la collection Folio, Gallimard offre encore une traduction d'*Oblomov*, le roman d'Ivan Gontcharov, en préface duquel la traductrice justifie les importantes suppressions qu'elle a faites dans le texte original pour «le rendre accessible au lecteur moderne».

«Les traductions dépendent du moment où elles sont faites», explique André Markowicz, le nouveau traducteur de Dostoïev-

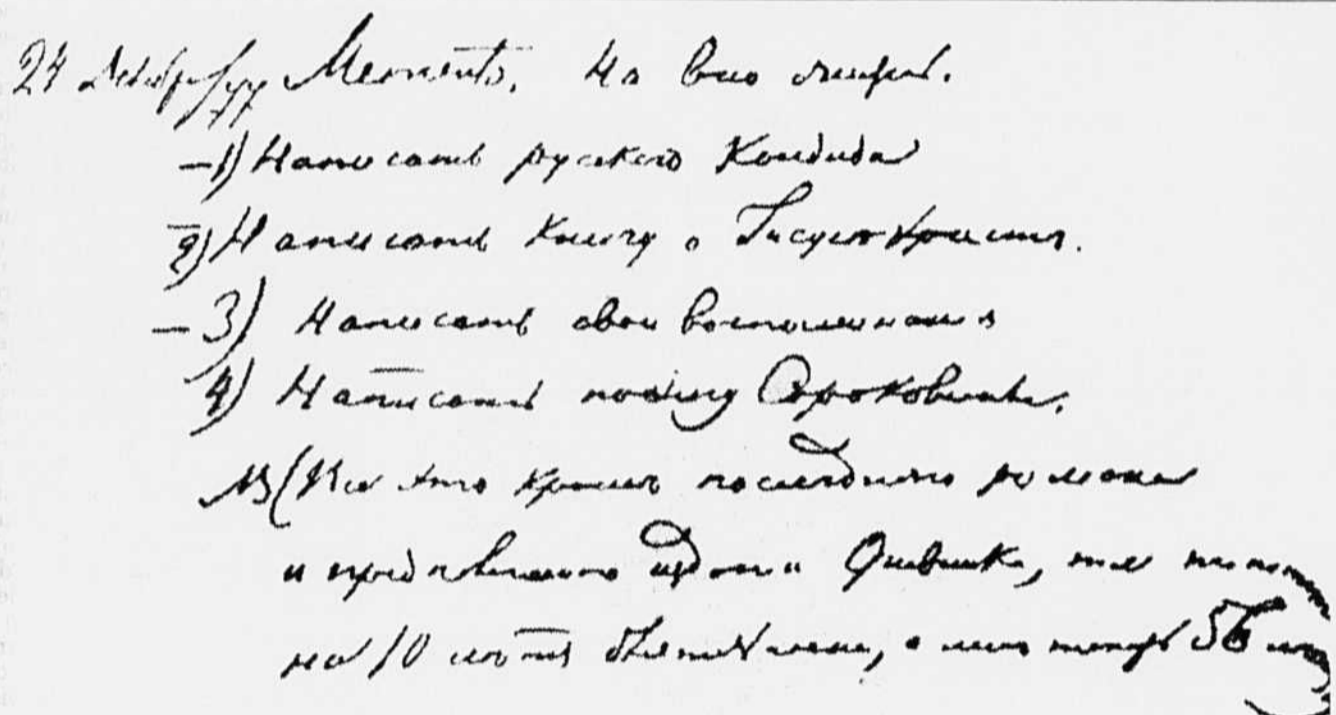
Ci-haut, dessin de Dostoïevski extrait d'une édition russe des *Nuits blanches*. A gauche, un passage manuscrit de l'auteur de *L'Idiot*.

André Markowicz reconnaît spontanément que sa traduction aurait été impossible au début du siècle.

Le Dostoïevski qu'il propose n'a rien à voir avec l'auteur plutôt classique que nous ont présenté jusqu'à maintenant les traducteurs français. «La conception du roman qui était celle de Gide est incompatible avec celle de Dostoïevski, dit-il. Les romans de Gide sont écrits, ceux de Dostoïevski sont parlés. Dostoïevski est plus proche de Céline, de Faulkner et de Claude Simon».

L'auteur de *L'Idiot* ne recherchait pas la finesse du trait comme son compatriote Tchekhov. Dostoïevski «guelait». Ses oeuvres sont des «poèmes proférés», écrit Markowicz. Un traducteur américain, Richard Pevar, qui a d'ailleurs mérité un prix pour sa récente traduction des *Frères Karamazov* (Éditions North Point Press), écrit en préface de son livre:

Voir Page D-2 Traducteur



Ismaïl Kadaré: des difficultés de vivre entre deux chaises.

ISMAÏL KADARÉ L'insolite voix littéraire de l'Albanie

Francine Bordeleau

EN FRANCE, où il possède un statut d'écrivain majeur, où la gauche a beaucoup fait pour assurer sa renommée, on chuchote que si l'Albanais Ismaïl Kadaré n'a pas encore eu le Nobel de littérature, c'est que l'Académie suédoise ne lui pardonne toujours pas son «ambiguïté» politique. Kadaré rétorque: «Je suis un écrivain national, pas officiel. C'est très différent».

Rencontré début novembre lors du rendez-vous littéraire annuel que fixe Brive, petite ville du sud-ouest de la France, celui qui ne s'est décidé à quitter l'Albanie qu'après la mort du tout-puissant Enver Hoxha, qui viendrait volontiers au Québec si on lui soumettait des projets intéressants, accompagnait *La pyramide* (Fayard), son tout dernier roman.

Extrêmement populaire en France, où il est traduit depuis 30 ans, Kadaré reste ici à découvrir. Il a trouvé un premier noyau de fidèles québécois chez les militants marxistes qui n'étaient cependant pas des orthodoxes, des adhérents à la «ligne juste». Il faut dire que Kadaré ne fut jamais un écrivain porte-étendard et ses lecteurs de

la première heure étaient ravis que s'élevât d'Albanie une voix originale et une écriture rompant avec les diktats culturels du socialisme.

Sous Enver Hoxha — celui dont l'écrivain dit aujourd'hui qu'il était pire que Staline parce que plus intelligent; il a vécu en Occident et était un tyran avec des manières de grand seigneur —, Kadaré, qui revendique sa dissidence, n'en a pas moins été membre de la présidence de l'Union des écrivains albanais et même, à une certaine époque, député au Parlement de Tirana! On parlera de compromissions, de généflexions face au Gouvernement du pays le plus fermé et le plus pauvre d'Europe.

«J'ai voulu créer de l'intérieur une sorte de contre-culture, donner à mon peuple une culture qui n'ait rien à voir avec le socialisme», répondra-t-il.

Le parcours de Kadaré ressemble pourtant à celui de ces hommes et femmes que le socialisme aimait exhiber devant l'Occident. D'origine humble comme on dit — son père était facteur, donc petit fonctionnaire —, Kadaré naît le 28 janvier 1936 à Gjirokastra, une ville du sud de l'Albanie; après des études à l'Université de Tirana, il a la «chan-

ce» d'être envoyé à l'Institut Gorki de Moscou. Son premier roman, *Le général de l'armée morte*, paraît en 1960. «Le hasard a permis que ce roman soit traduit en français dès 1962. Et ce hasard, qui m'a assuré la renommée en Occident, a fait de moi un écrivain respecté par le régime», rappelle Kadaré.

«On a été obligé de me respecter», précise l'écrivain qui aime rappeler que *Le monstre* — une métaphore politique s'articulant à partir de l'image du Cheval de Troie —, son deuxième roman, a été interdit en Albanie dès sa parution. «Du reste, la moitié de mon oeuvre aura été soit interdite, soit traitée par la presse officielle comme si elle n'existait pas».

Kadaré n'a jamais cherché à jouer au héros; il s'est contenté d'être un miracle. Car n'est-il pas miraculeux, en effet, que le plus grand écrivain albanais ait surgi durant les pires années d'obscurantisme qu'ait connues «le pays des aigles»? «Mon seul mérite, en autant que j'aie du mérite, c'est d'avoir écrit d'une manière normale sous un régime anormal», dit-il.

Pour celui qui a encore failli avoir le Nobel cette année, «la grande littérature a ses propres lois, éternelles», dit-il, sibyllin. À travers

Avril brisé, Qui a ramené Doruntine?, *Le pont aux trois arches*, tous romans puisant aux sources de la culture albanaise pour mettre celles-ci en rapport avec le monde d'aujourd'hui, ce sont incontestablement ces lois qui sont à l'oeuvre.

Et ces lois, Kadaré les emploie aussi à redonner leur singulière complexité à cette culture et cette histoire occultées, banalisées par 40 années de socialisme pur et dur. L'Albanie s'inscrit dans l'Europe, mais d'abord et avant tout dans les Balkans. Avec *Chronique de la ville de pierre* (et son inoubliable début): «C'était une ville étrange qui, tel un être préhistorique, paraissait avoir surgi brusquement dans la vallée par une nuit d'hiver pour escalader péniblement le flanc de la montagne. (...) On avait de la peine à croire que sous cette puissante carapace subsistait et se reproduisait la chair tendre de la vie», Kadaré restitue à cet ensemble géographique si particulier toutes ses nuances sombres.

Se disant écrivain d'abord et avant tout, il a aussi voulu, en continuant d'écrire en Albanie à une époque où les plus élémentaires libertés étaient bafouées, «accélérer le processus de démocratisation».

Voir page D-2: Kadaré



PAULINE HARVEY / Un homme est une valse

«Le roman le plus audacieux, le plus choquant et le plus réjouissant qui soit.» Marie-Claude Fortin, *Voir*

«Quand le Diable veut écrire, il emprunte à l'occasion le stylo de Mme Pauline Harvey.» Réginald Martel, *La Presse*

«Une joyeuse virée au coeur de l'interrogation actuelle.» Jacques Allard, *Le Devoir*

164 pages — 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / ROMAN

PAULINE HARVEY
UN HOMME EST UNE VALSE
LES HERBES ROUGES / ROMAN



le plaisir des
Livres

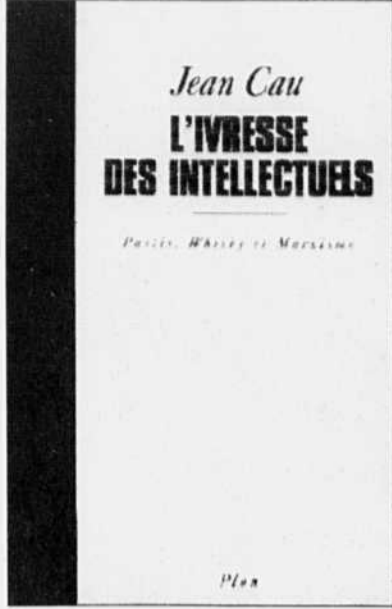
Les idées dans une bouteille

Odile Tremblay
Entre les lignes

IL EST TOUJOURS amusant de voir à quel point l'arrière-garde des intellectuels français a de la difficulté à sortir de la dichotomie gauche-droite. Ici au Québec, ces catégories n'intéressent pas grand monde. On prend moins au sérieux le monde des idées de toute façon. Mais la France est bavarde, et ses citoyens aiment par sport s'affronter à coups d'opinions, avec ou non un coup de gros rouge derrière la cravate. Alors, avec la désintégration de l'idéologie communiste et du bloc de l'Est, l'angoisse s'est emparée d'un intelligentsia soudainement frustrée de ses balises manichéennes, et peut-être un peu dégrisée aussi. Peut-on penser hors gauche? Et à quel point? La est l'angoissante question.

Jean Cau est bien placé pour rire de tout ça, ne serait-ce que d'avoir lui-même fait le grand saut à droite avant tous les autres. Il y a belle lurette que l'ancien secrétaire de Sartre arbore coquettement ses couleurs de réactionnaire, s'affichant sexiste, élitiste, et tout ce qu'on voudra. En plus, il ne boit pas.

Jean Cau se pose comme critique acerbe de la décadence de ses contemporains. Une tâche de laquelle il s'acquitte fort bien. Son pamphlet *Lettre ouverte aux têtes de chiens occidentaux* demeure un modèle du genre. Il est resté également un nostalgique incurable. Quand il



lâche ses stupides chroniques à *Paris Match* et se met à écrire des livres, c'est en général pour effectuer un retour à son âge d'or, quand il hantait avec toute une faune colorée les bars de la Rive-gauche qui s'imbibaient ferme en refaisant le monde. Cau était de gauche, bien entendu, (il était alors impensable de «penser droite»), américanophile sur les bords, et coureur de jupons impénitent, mais intouchable parce que secrétaire de Sartre, une fonction en forme de parapluie, qui, comme il nous l'explique, le protégeait des averse.

L'ivresse des intellectuels sous-titré *Pastis, Whisky et Marxisme* se veut un retour de plus à l'après-guerre quand tous les intellos se posaient la question shakespearienne:

être ou ne pas être communiste. il y avait ceux qui buvaient, ceux qui ne buvaient pas. Au fond, il n'était pas si reluisant le clan de l'époque, surtout dans ses rapports amoureux, si maladroits, (heureusement qu'il y a l'alcool chasseur d'inhibitions). Sur ce plan, Jean Cau ne réinvente rien non plus. Mais quel style! féroce, brillant, satirique, une des meilleures plumes du jour.

Ici, sa trouvaille est d'avoir fait floter sur cette chronique du temps la silhouette de l'écrivain Antoine Blondin, ivrogne fini, mais «pochard noble» qui conservait «je ne sais quoi de digne, de bizarre tenue précieuse et de style à travers son physique délabré et les bafouilllements et les bêgalements de sa voix.» Jean Cau s'avoue effrayé par les ivrognes. Il n'aime pas les confidences suspectes, les aveux inadmissibles, «la franchise, ça ressemble à un panier d'oeufs. Tout frais, tout beaux. Mais si l'on trébuche, il suffit d'un heurt et ça coule, visqueux, entre les mailles de l'osier», ni les défaillances de conduite. Mais il aimait quand même ce pochard noble d'Antoine Blondin, qui lui rappelait Verlaine, et dont l'ombre trébuchante vient donner une teinte poétique à ce petit essai consacré aux moeurs de la faune pensante parisienne. Et à son savoir-boire, art du plus haut snobisme autorisant la consommation du pastis dans le Midi seulement (pour la couleur locale), et du rouge de qualité mais pas trop rester près du peuple. La gauche parisienne n'était pas encore officiellement caviar.

Jean Cau donc raconte l'alcool et ses rites d'hier, trace au milieu de ces

vapeurs éthyliques de petits portraits lapidaires —comme tous les vrais terroristes, les surréalistes ne buvaient pas—, les mêlant à une satire féroce d'un temps où l'on s'affichait communiste tout en refusant de fréquenter les prolétaires —sauf—comme Sartre pour les haranguer sur un tonneau à l'heure des grèves, où l'on ne votait surtout pas —pourquoi voter quand on sait que l'enjeu du Grand avenir n'est pas là?— vivant en toute candeur et en s'enfilant ses rasades de Chianti, un bourgeoisisme qui n'osait dire son nom.

Mais le mur de Berlin est tombé et les illusions de la gauche avec lui. Le bal est terminé. Voyant ses amis d'hier en panne sèche d'idéal, Jean Cau s'amuse ferme de leur débâcle. Il l'avait prévue, s'en vante et s'en réjouit. Evidemment, il n'apporte aucune solution au problème à part un cynisme de bon aloi —et pas si sympathique, tout compte fait—. Son essai est du type: «je vous l'avais bien dit». Et «la droite, y'a que ça». Mais quelle droite? Dorénavant, ces catégories n'ont plus de sens de toute façon.

«Sur quels grabats agonise aujourd'hui l'intelligentsia aux membres rompus?», demande-t-il. Et ses phrases résonnent comme des pelletées de terre jetées avec énergie sur son passé: «Blondin, maîtres à penser, marxisme, communisme, tous morts. L'intelligentsia aligne ses crânes sur les étagères des catacombes.» Reste... rien du tout. Le style de Cau. et son rire. Mais c'est vrai au fond, qu'il a de quoi rire.

L'ivresse des intellectuels -Pastis, Whisky et marxisme, Jean Cau, Plon, 140p.

LA VITRINE DU LIVRE

CONTRE RENÉ CHAR
François Crouzet
Les Belles Lettres/255 pages

UN DÉBOULONNAGE en règle pour ce pauvre poète du siècle aux œuvres plus que complexes, considéré comme un phare de la pensée par toute une génération d'intellos français et autres «gobemouches et dineurs en ville qui ne l'ont pas lu». L'instigateur de cette irrespectueuse «décharisation» (comme on dit déstalinisation) découpe son sujet au chalumeau à coups redoublés de formules non moins poétiques. Char est par exemple traité de «laborieux fabricant de devinettes biscornues et de solennités boursoufflées», d'«insupportable prétextueux», etc. Bref, encore du bavardage dans cette collection qui en fait une spécialité (Je fume, et alors? La peste vert...)

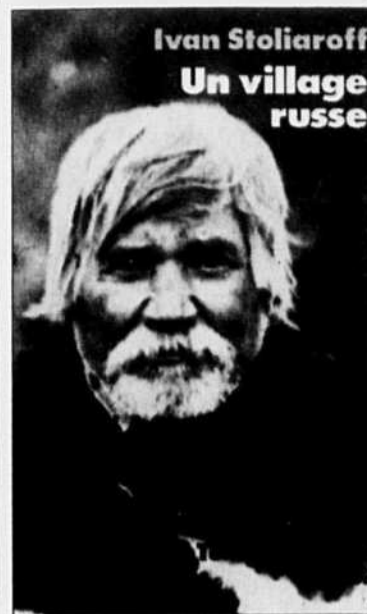
UN VILLAGE RUSSE
Ivan Stoliaroff
Plon/437 pages

LE VILLAGE en question, c'est Karatchoune, à 500 km au sud de Moscou, où naît l'auteur, en 1882. À force de courage et de volonté, il va apprendre et témoigner sur la vie des pauvres habitants de son petit coin de pays, ces paysans fidèles à leur traditions et aux préceptes de la religion orthodoxe, obstinément attachés à la terre, pour ainsi dire à l'écart du progrès technique. En deuxième partie, Pierre Pascal, témoin privilégié de la Révolution russe, de 1916 à 1927, continue la réflexion sur cette civilisation paysanne emportée dans la barbarie rouge.

WHITE JACKET
Herman Melville
Julliard/369 pages

LE LIVRE commence à la dernière escale d'une frégate dans le Pacifique, au moment où elle va prendre le chemin du retour en doublant le Cap Horn. Le sous-titre annonce «la vie à bord d'un navire de guerre», celui de la marine américaine sur lequel Melville s'engage comme simple matelot, à Honolulu, en 1843. Publié sept années plus tard, l'ouvrage tient presque du pamphlet contre les punitions corporelles alors en usage. Mais White Jacket est aussi l'évocation de la vie à bord d'une frégate, de ses risques et de ses fatigues, de l'esprit d'aventure et de la psychologie des hommes de l'exil

marin, bref de tout ce qui a aussi fait la force de Moby Dick, le chef-d'oeuvre absolu de Melville.



LES FEMMES SOUFIES
OU
LA PASSION DE DIEU
Nelly Amri et Laroussi Amri
Éditions Dangles/269 pages

DES TEXTES pour la plupart inédits et traduits pour la première fois en français, initient à l'univers extatique d'un soufisme féminin, celui des savantes versées dans la jurisprudence ou des ascètes renommées pour leur sainteté. L'ouvrage contribue à lever le voile qu'une série de dérives théologiques et politiques a dressé autour de la femme musulmane et à travers lequel l'imaginaire occidental continue de les percevoir.



LA VIE LITTÉRAIRE

Stéphane Baillargeon

LES LIBRAIRES spécialisés dans l'achat et la vente de livres anciens ne sont pas du tout contents de *La grande collecte* organisée par la Bibliothèque nationale du Québec qui doit se terminer demain, dimanche le 29 novembre. La BNQ

a lancé cette opération à l'occasion de son 25e anniversaire. Elle invite la population à lui faire dons de documents, livres, journaux, cartes géographiques, cartes postales ou disques susceptibles de compléter ses collections ou de constituer une banque de documents à échanger avec d'autres bibliothèques.

Les libraires jugent que cette opération leur coupe l'herbe sous le pied, et trois fois plutôt qu'une. D'abord parce que la collecte les prive de tout un tas d'ouvrages rares et précieux sur lesquels ils auraient eux-mêmes pu mettre la main.

«Ils vont ratisser large et les belles prises vont nous échapper», estime François Côté, président sortant de la Confrérie de la librairie ancienne, une association fondée il y a sept ans et qui compte maintenant 32 membres. «Dans un marché libre, cela ne se fait pas de monopoliser les sources comme ça. Et puis que vont ils faire de tout ce qui ne les intéressera pas?»

Les libraires trouvent aussi que ce que la BNQ va recevoir en dons, elles ne viendra pas le leur acheter. «C'est comme évident qu'on perd des ventes», dit encore M. Côté, en citant en exemple sa propre situation. La BNQ lui achèterait environ 3 000 à 5 000 \$ par année, sa grande sœur d'Ottawa, environ 3 fois plus. Le proprio de la librairie qui porte son nom rappelle aussi qu'au Japon, les institutions sont tenues de se fournir en livres anciens auprès de librairies agréées dans ce genre d'ouvrage.

Finalement, dans une optique un peu moins corporatiste, les libraires questionnent le principe de toute l'entreprise. «La BNQ s'abaisse à aller mendier auprès de la population», dit Côté qui rajoute que l'institution nationale prouve ainsi qu'elle peut très bien se passer des fonds gouvernementaux. «Quand tu montres que tu n'as pas besoin de sous, faut pas te surprendre quand un beau matin les sous te sont coupés.» «Toute cette analyse est désolante», commente Philippe Sauvageau, p.d.g. de la Bibliothèque nationale. Le grand patron souligne que *La grande collecte* vise d'abord un objectif publicitaire. «On veut rappeler au monde qu'on existe et que notre travail est essentiel pour préserver l'héritage collectif. L'idée de

ramasser des documents qu'on n'avait pas est un objectif secondaire.»

Sauvageau souligne ensuite que tout ce qui ne sera pas archivé dans les collections va être traité avec respect. Un tout nouveau centre d'échange avec les institutions étrangères va s'occuper d'une partie du lot. «On reçoit des documents de France ou de Russie depuis des années et on leur en envoie rarement en échange.» Pour le reste, on va juger à la pièce, comme récemment, quand on a offert à un disquaire de racheter à bon prix un surplus de quelques dizaines de milliers de disques reçus en dons de la ville de Hull. «Toutes les hypothèses sont envisageables pour les livres», dit le p.d.g.

Finalement, le président crie haut et fort que de l'argent, quand il en faut, il en obtient. La BNQ a pourtant été au centre de la controverse entourant la vente des manuscrits de Michel Tremblay pour 300 000 \$ à Ottawa, justement parce que Québec refusait d'allonger les sous.

«C'était au milieu des années 1980, avant qu'on devienne une société d'Etat avec une large marge d'autonomie. Maintenant une telle histoire ne serait plus possible.»

Cowboy en France

XYZ a signé un nouveau contrat de coédition avec Flammarion pour *Cowboy*, le dernier roman de Louis Hamelin. Mme Françoise Verny, célèbre directrice de la maison parisienne a déclaré qu'elle était tout à fait confiante du succès de l'ouvrage dans son pays, «pour la richesse du thème et pour les qualités indéniables de l'écriture d'Hamelin.»

Le roman devrait arriver dans les librairies de l'Hexagone à l'automne prochain. Après *Ces spectres agités*, il s'agit du second ouvrage du chouchou de la critique québécoise à faire l'objet d'une coédition entre ces deux maisons.

◆Kadaré

Souvent métaphorique, la dénonciation du régime se fera enfin virulente et directe avec *Le palais des rêves*, «mon roman le plus courageux». Nous sommes en 1981, le règne d'Hoxha, qui mourra en 1985, achève, mais il reste assez de force au dictateur pour interdire immédiatement ce roman dans lequel tout, de la tyrannie, est révélé. «Depuis longtemps, j'avais envie de construire un enfer», a déjà dit Kadaré à propos du *Palais des rêves*. L'enfer, ici, se vit à grandeur de l'Empire dont le tyran a mis sur pied une administration chargée de collecter, interpréter et trier les rêves de tout un chacun. L'État albanais ne s'y est pas trompé, qui a reconnu là les «polices des consciences» propres aux pays de l'Est.

Interdit officiellement, donc, *Le palais des rêves* a pour Kadaré une

◆Traducteur

«The style of the Brothers Karamazov is based on the spoken, not the written word. Dostoevski composed in voices.»

Or ce style parlé, proféré, cette oralité de Dostoevski, on ne les a guère sentis jusqu'à maintenant dans les traductions offertes en langue française. «Un bon auteur, dit André Markowicz, ne peut pas

valeur particulière. «Tout le monde a alors compris que j'avais écrit quelque chose de très clair contre le régime», dit-il.

L'écrivain albanais vit maintenant en France depuis deux ans. «Parce que si le pays s'est totalement ouvert, encore plus que l'ancienne URSS, il est aussi en proie à une tension politique extrême, les gens sont très nerveux, et je ne pourrais pas travailler là-bas. Les Balkans, vous savez, sont aujourd'hui dans un état presque sauvage.»

Et depuis qu'il a quitté son pays d'origine, Ismail Kadaré craint qu'on ait mal compris ses intentions. Écrivain d'abord, il appartient à la littérature. Et aux yeux de l'Occident, son seul tort fut peut-être de persister à croire, en ces années de grande noirceur albanaise, que «le rôle de la littérature est de faire en sorte que la condition humaine devienne plus douce, plus acceptable».

écrire «mal», ne peut pas faire de fautes, ne peut pas faire de répétitions comme Dostoevski». Mais depuis qu'on a lu Céline...

Quatre oeuvres de Dostoevski ont été publiées jusqu'à maintenant dans cette nouvelle traduction. André Markowicz prévoit que l'*Idiot* sortira des presses en avril prochain. Suivront les autres grands romans de l'auteur.

La lecture de ce *Joueur* dans impose tout de suite un ton nouveau. Quelque chose «d'irrespectueux» est arrivé au grand romancier russe. Le ton est familier, parfois vulgaire, pas du tout classique. Là ou, dans une ancienne traduction on lisait: «Il a discoursé interminablement sur...», on lit maintenant: «Il racontait une masse de choses sur...» Ce n'est plus le même homme qui écrit... ou plutôt qui parle.

Dostoevski résistera-t-il à ce traitement? Dans la préface des *Frères Karamazov* parue aux Éditions Rencontre en 1961, Marc Chapiro écrit que «la lourdeur originale du style de Dostoevski pose au traducteur un problème quasi insoluble. Il aurait été impossible de reproduire ses phrases broussailleuses, malgré la richesse de leur contenu.» Depuis ce temps, la «broussaille» comme genre littéraire nous est sans doute devenue plus familière.

☆☆☆
Le Joueur, Les Carnets du sous-sol, Les Nuits blanches, La Douce Fiodor Dostoevski, nouvelle traduction d'André Markowicz Actes Sud, collection Babel, 1992.

Le portrait d'une génération à qui rien n'a été refusé



François Ricard

La Génération lyrique

Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom

288 pages - 24,95 \$

« Un livre absolument fabuleux... »

Daniel Pinard, V.S.D., Radio-Canada

« ... un essai comme le chroniqueur en a peu rencontré depuis qu'il écrit dans ces pages; un modèle du genre. »

Robert Saletti, *Le Devoir*

« ... il est des livres qu'on devrait décréter obligatoires: *La Génération lyrique*, de François Ricard. »

Pierre Foglia, *La Presse*

Boréal
au rendez-vous des idées

Librairie GALLIMARD



Il pleut des rats

Un roman de David Homel
Leméac/Actes Sud

Des extraits seront lus par Catherine Arnoult et commentés par l'auteur

Le dimanche 29 novembre 1992 à 14h00

3700, boul. St-Laurent
Montréal (Québec) H2X 2V4
tél.: 499-2012

librairie HERMÈS

ses libraires
ses rencontres
ses heures

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Quand fleurit la petite fleur du moi

COMME UN FOU

Claude Jasmin récite, Montréal, L'Hexagone, «Itinéraires», 178 p.

Jacques Allard

CLAUDE JASMIN fait partie de la génération des André Langevin, Hubert Aquin, Jacques Godbout et autres écrivains de ce que l'on pourrait appeler l'école médiatique (auteur de Radio-Canada et de l'Office national du film). Dans le sillage du journalisme originel et des humanités traditionnelles, leur prise sur l'actualité des idées et des formes fut généralement plus directe, et leurs œuvres (laïcisées et plus articulées) s'inscrivirent dans la mouvance universelle, grâce en partie à ces nouveaux médias qui allaient contribuer si fortement à renouveler l'expression contemporaine. Et ce groupe si déterminant pour l'histoire de notre roman et de notre littérature en général eut, comme c'est habituel, ses lots de novateurs et de surfeurs. Où situer l'apport précis de Jasmin ? Seul le vent froid de l'histoire, comme s'en avisait récemment un premier ministre déjà frissonnant, permettra vraiment de répondre à cette question.

Le dernier ouvrage de C. Jasmin, un recueil de brefs récits autobiographiques, invite tout de même à la réflexion. D'abord parce que Jean Royer lui fait un bien grand honneur en l'accueillant dans sa collection où se trouvent sa *Main cachée* et les écrits de Paul Zumbor, Pierre Perrault, Suzanne Lamy, entre autres. Cette quarantaine d'historiettes à deux sous, à trois pages, est beaucoup trop près de la prose d'Échos-vedettes. Est-ce parce que son auteur retraité, croit, à soixante-et-un ans, que tout ce qui lui est arrivé, cette fois ses ratages et rebuffades, est digne d'intérêt ?

Qu'il lui suffise de les débeller en vrac chronologique (de l'âge de neuf ans à aujourd'hui) pour que l'on s'en s'émue ou s'en instruisse ? S'il n'est pas sûr que la génération sacrifiée à qui il s'adresse en tire profit, il est en tout cas certain que l'histoire littéraire ne s'enrichira pas beaucoup, même sur la vie de l'écrivain à moins qu'on ne veuille la réduire à l'anecdote.

Deux mots viennent à l'esprit quand on songe à l'œuvre en cours depuis trente ans. Ce sont : «innocent» et «populaire» qui peuvent tout à la fois désigner les thèmes et les personnages, sinon le registre même de ses publications. «Innocence» et «popularité» à prendre tour à tour dans leur sens positif et négatif, comme d'ailleurs un troisième terme à surgir ensuite : celui de l'«inconsistance», pour cette infidélité faite à la qualité annoncée par les débuts d'un romancier qui devint aussi, avec diverses fortunes, dramaturge, cinéas-

te, essayiste, tout en étant d'abord, et ce, dès 1956 et jusqu'à sa retraite récente, un décorateur, dit aussi «scénographe» à Radio-Canada.

Il faudrait aussi rappeler qu'il y a déjà longtemps que cet aventurier de l'expression s'adonne à l'écriture du souvenir, au moins depuis les récits autobiographiques des années soixante-dix qui devaient lui assurer une réputation d'écrivain de la télévision. C'était l'époque de *la Petite patrie* (La Presse, 1972), de *Pointe-Calumet boogie-woogie* (1973) et *Sainte-Adele-la-vaisselle* (1974). On ne peut donc pas être étonné de voir le polygraphe redevenir autobiographe: en 1988, il avait aussi publié *Pour tout vous dire journal* (chez Guérin).

Dans cette perspective, les échecs du «-fou» dont parle le titre seraient plutôt ceux d'un «innocent», toujours entraîné par une ambition dont il ne se donnerait pas les moyens. Et ils déteindraient sur l'ouvrage même qui les rapporte. Il y aurait d'ailleurs toute une recherche à faire sur le ratage de la narration de l'échec dans notre roman. Pour qui ne craindrait pas l'échec de la thèse, puisqu'il y a cette étrange contamination, à ébranler peut-être même un chroniqueur de fin de semaine.

La folie douce des grandeurs dont le discours suppose constamment ici qu'on va (comme lui) en rire ou sourire, en être ému ou touché témoigne donc d'une grande naïveté. Ce discours de la familiarité en est un de la facilité qui consiste à jouer de son charme supposé. En ce sens, on pourrait dire que Jasmin fait encore du décor, se fait son propre scénographe, travaille au faire-croire écrivain. Cette oeuvre n'est pas donc guère à ceux qui chercheraient ici un écrivain, une pensée, un grand projet autobiographique.

C'est pas parce que l'on aime citer Rimbaud, Zola, Malraux et autres modèles, ou que l'on en fréquente d'autres plus proches, que l'on est de la confrérie. Ce n'est pas parce que l'on se croit intéressant (avec des histoires à raconter) que l'on est l'artiste rêvé. Or le narrateur de *Comme un fou* paraît savoir et accepter tout cela comme allant de soi, dessinant l'image d'un jocrisse heureux de se berner lui-même, se confortant à l'idée du paresseux cachant un compulsif du travail. On ne trouve donc pas ici la trace d'un vrai travail, ni sur la manière ni sur le matériau. Pas d'œuvre. Du surf sur sa propre image avec quelques petites méchancetés plutôt que la polémique ou de véritables mémoires. Beaucoup de références mais à intérêt local, surtout en ce qui concerne le milieu médiatique montréalais (avis à ses amis et ennemis).

Claude Jasmin est ici un surfeur de la vague «nombrique», praticien d'un art déco littéraire où domine la petite fleur du moi.

Claude Jasmin / Les insolences du mal aimé

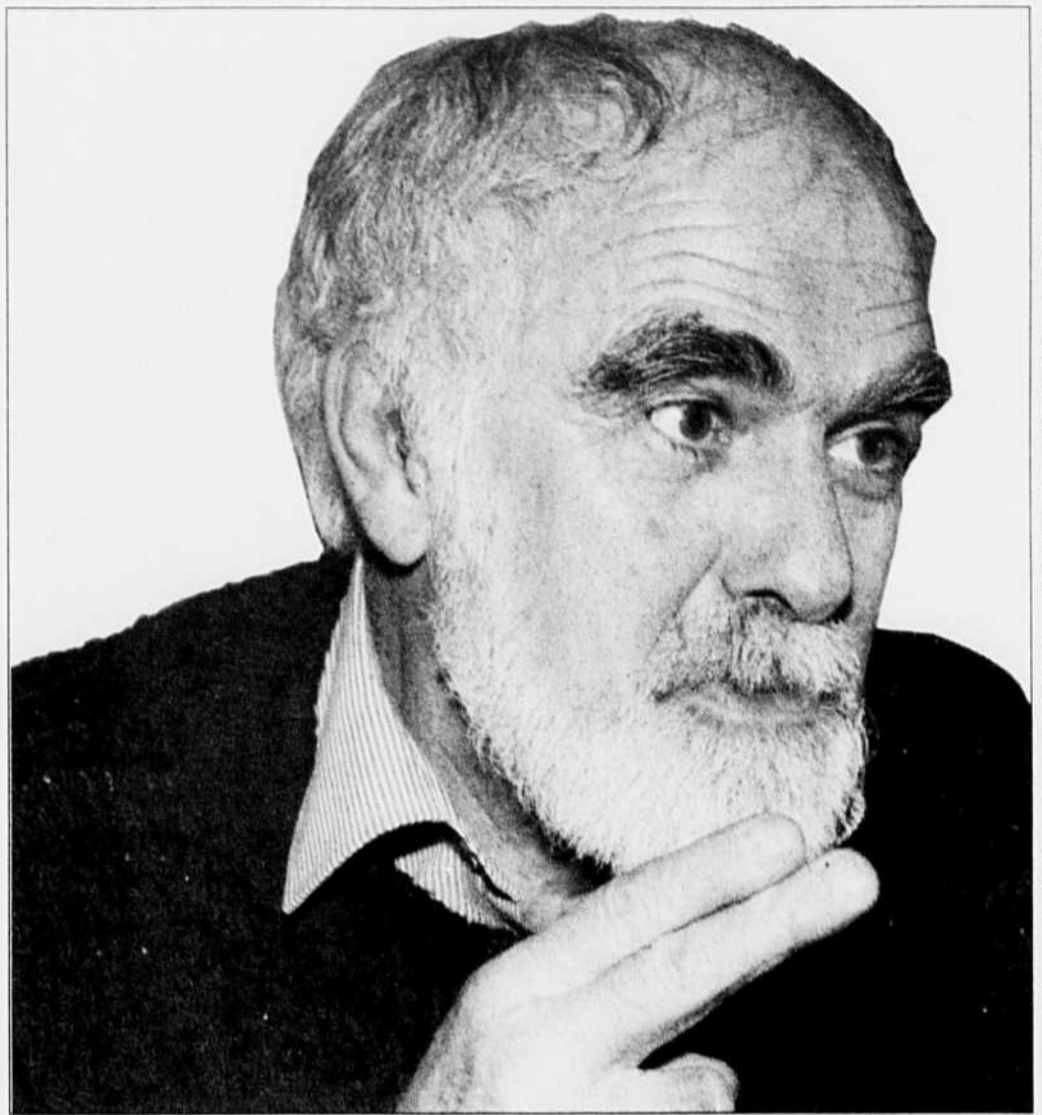
Marie-Claire Girard

CLAUDE JASMIN a été mon premier écrivain «vivant». J'avais 15 ans, faisais partie du cercle littéraire de mon école à Ville Saint-Laurent et, à la suite de la parution de *Rimbaud, mon beau salaud*, on l'avait invité à venir donner une conférence. Il rit beaucoup lorsque je lui raconte cela, tout fier d'être pour quelqu'un un premier écrivain «vivant», comme il rira beaucoup tout au long de notre rencontre, sautant du coq à l'âne, racontant des anecdotes (certaines, chers lecteurs, que je n'ose reproduire ici), palabrant et s'insurgeant, provocateur et coloré, égal à lui-même quoi.

Il avait, à l'époque de mes 15 ans, l'âge que j'ai maintenant: «À ce moment-là, j'avais touché à toutes sortes de choses, s'enflamme-t-il, le milieu étant tellement fragile et malingre, on ne savait pas ce qu'on voulait devenir, on voulait seulement être «artiste» et là où il y aurait eu un trou ou un espace on était prêt à s'insérer dedans. Dans ce temps-là, j'avais fait du théâtre avec Buissonneau, j'avais été décorateur de vitrines, moniteur de peinture et je ne sais quoi encore... Et, si j'ai bifurqué dans toutes sortes de chemins, c'est parce qu'on m'a fermé des portes. *Comme un fou* est un livre de portes fermées, mais je pourrais en écrire un autre sur toutes celles qui se sont ouvertes aussi. On faisait un peu de peinture, un peu de théâtre, un peu de littérature et on se disait, là où ça va marcher, j'irai. J'étais prêt à devenir peintre, ou sculpteur, ou céramiste, ou comédien ou alors écrivain, n'importe quoi en fait. Et, il y avait de la place, tout commençait.»

Pour Claude Jasmin, c'est la vie qui décide, qui dit: toi, c'est par là. Et, c'est à travers les refus, les rejets, les blessures infligées qu'elle nous montre le chemin à suivre. «Des «non» dans ma vie, il y en a eu des raides. Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup aimé cette fille de Westmount dont je parle dans le livre et ça m'a terriblement affecté que ses parents ne veulent même pas m'adresser la parole, à moi l'artiste qui allait faire mourir de faim leur chère fille. Et le «NON» du Parti québécois lorsque je me suis présenté à l'investissement dans le comté d'Outremont, ça aussi ça m'a blessé énormément. Je ne suis pas anti-sémite, même si j'ai dit que les Juifs hassidiques étaient racistes. Et, c'est pour ça qu'on n'a pas voulu de moi comme député.»

Parlons-en donc de ces déclarations dans le *Journal d'Outremont* qui ont soulevé des vagues déferlantes dans le paysage médiatique montréalais. «Les gens sont trop «politiquement correct». Il ne faut pas parler contre les Indiens, contre les homosexuels, contre les Juifs. C'est peut-



Claude Jasmin: «En vieillissant, j'ai appris la tolérance.»

PHOTO JACQUES GRENIER

être de ma faute si j'ai été mal compris dans cette histoire, mais il faut dire que les gens sont excessivement nerveux à propos de ces sujets-là. On dit un mot qui a l'air un peu anti-sémite et on se fait clouer au pilori. Moi, ce que j'aime, c'est la polémique appuyée d'une bonne engeulade.»

Claude Jasmin rêve d'ailleurs d'écrire des pamphlets. Il a failli en publier un à Paris, dénonçant tous les travers des Français, et entre autres leur amour inconditionnel pour les États-Unis, mais finalement ça n'a pas marché. Le pamphlet n'est pas un projet abandonné pour autant: «Tiens, si j'en écrivais un sur les Américains, je leur taperais dessus pour faire sur tous leurs défenseurs. C'est épouvantable, ils ont eu 22 millions en cinq ans pour leurs ghettos dorés. Ils sont contre toute idée d'intégration et leur projet est raciste. Si tu n'as pas de sang indien, tu ne rentres pas dans leur affaire. C'est du pur fascisme. J'aimerais bien écrire quelque chose là-dessus pour faire enrager tous les têtues.»

Evidemment, dans la vie, Claude Jasmin se rend très bien compte que tout le monde ne le porte pas dans son cœur: «Ça ne me fait rien

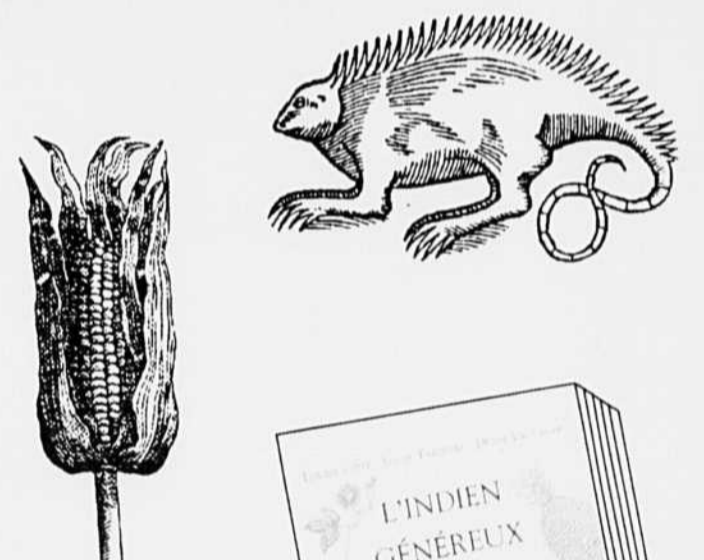
de ne pas être aimé. Le pire, c'est que les gens ne sont pas capables d'avalier ça. Ma conjointe me dit: je ne comprends pas que tu puisses dormir en sachant qu'il y a des gens qui te haïssent. C'est la vie ça, des gens qui t'aiment et d'autres qui te détestent.» Mais, en vieillissant, Claude Jasmin admet apprivoiser la tolérance, il réussit maintenant à adresser la parole à ses adversaires alors qu'il y a quelques années, c'était inimaginable. Jean Ethier-Blais, par exemple, qui était contre le joul et qui avait refusé de parler, dans ces mêmes pages, de *Pleure pas Germaine*, publié en 1965. «C'est un maudit snob, s'écrie Clau-

de Jasmin, mais je l'aime quand même maintenant. On ne peut pas être tous pareils. Et puis, vieillir nous fait oublier les raisons de nos chicanes.»

C'est à côté de Raymonde qu'il vieillit, cet écrivain fort en gueule qu'il est impossible de faire taire. «J'ai connu Raymonde lorsque j'ai commencé à écrire, elle tapait mes manuscrits à la machine et, à force de faire des corrections, j'ai mis mes mains sur ses mains, puis je suis monté sur la dactylo... J'étais beau quand j'étais jeune. Ma femme était sûre que j'avais d'autres femmes dans ma vie, cinq maîtresses c'est pas grave, une seule c'est dangereux. Raymonde m'a attendu pendant 15 ans, elle était folle de moi (j'adore dire ça) et j'étais fou d'elle. Quand mes enfants sont devenus adultes, je me suis séparé de ma femme et nous sommes ensemble depuis ce temps. Mais, j'ai souffert le martyr, j'écrivais ça un jour. On se séparait, on pleurait, il y avait des scènes atroces. J'ai eu une vie effroyable, s'esclaffe-t-il.»

«J'ai tout fait pour l'oublier, je ne trouvais pas ça correct pour ma femme, mes enfants. Mais, je n'ai jamais été capable, Raymonde et moi, on est maintenant soudés à la vie. Elle me dit parfois que nous ne serions pas ensemble si nous n'avions pas traversé ces années infernales. C'est peut-être vrai. En fait, je pense que c'est vrai.»

La rencontre de deux univers



Côté Tardivel Vaugois

L'Indien généreux

Ce que le monde doit aux Amériques

«... un livre inusité, rigoureux et iconoclaste, rempli de révélations étonnantes. Qui tient à la fois du guide d'identification de la flore et de la faune, du dictionnaire pratique et étymologique, du manuel d'histoire et du livre d'art, à l'iconographie vraiment superbe.»

Marie-Claude Fortin, Voir

288 pages - abondamment illustré - 29,95 \$

Boréal au rendez-vous des idées

L'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Fernand Ouellette et la peinture
Fernand Ouellette
COMMENCEMENTS
Essai 168 pages 16,95 \$
Un travail d'essayiste et une méditation de poète à travers quelques étapes de l'histoire de la peinture: Patinir, Le Gréco, Vermeer, Chardin, Turner, Ingres, Corot, Pissaro, Matisse, Braque et quelques autres.

Fernand Ouellette
LA MORT VIVE
Roman Coll. TYPO 224 pages 12,95 \$
Nouvelle version d'un roman publié pour la première fois en 1980. « Dans La mort vive, l'écriture se porte à la rencontre de la peinture, et la peinture tente de se faire parole. » Gilles Marcotte, L'actualité

Un véritable travail de détective
Marie-Andrée Beaudet
CHARLES AB DER HALDEN
Portrait d'un Inconnu
Coll. CRELIQ 234 pages 19,95 \$
« Mme Beaudet a reconstitué la vie de Charles ab der Halden jusqu'à sa mort en 1962. Elle a tenté et réussi, il me semble, d'expliquer le silence définitif du critique. » Réginald Martel, La Presse

Robert Blondin
LE SABOT DE BREL
Un cri d'anarchie, un pas vers la libération, un clin d'oeil tout à fait étonnant et divertissant à ce grand artiste que fut Jacques Brel. Ce roman de Robert Blondin se veut un éloge à ce chanteur tout en dénonçant la bêtise de ceux qui veulent s'approprier l'oeuvre du disparu.
340 pages — 22,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Michel Gameau
LE PHÉNIX DE NEIGE
Un nouveau recueil de poésie par l'auteur des *Petits Chevals amoureux*.
142 pages — 12,95 \$

Jean Potvin
EN FRAUDE DANS LE MOUVEMENT DES AUTRES
Neuf nouvelles qui oscillent sans cesse entre le symbolique et le mythologique, l'érotique et le fantastique, pour former un territoire tour à tour amusant, délirant, hallucinant, voire cauchemardesque.
146 pages — 16,95 \$

Dany Laferrière
LE GOÛT DES JEUNES FILLES
Un week-end torride à Port-au-Prince, où un adolescent est initié à la dure réalité des adultes et à celle des jeunes filles. « Le goût des jeunes filles est un des meilleurs romans de l'année. » Jacques Allard, Le Devoir
207 pages — 16,95 \$

Régine Nantel
NATASHQUAN, PAYS PERDU
Régine Nantel raconte l'histoire des habitants d'un petit village du bout du monde, Natashquan, où diables et morts se promènent la nuit. Nous sommes en 1940, pendant la guerre. Blancs et Indiens y livrent un combat primitif pour la survie et contre des forces cyclopéennes.
201 pages — 16,95 \$

Quand Bilal balbutie

BANDES DESSINÉES

FROID ÉQUATEUR
Enki Bilal
édition
Les Humanoïdes associés

Pierre Lefebvre

DISONS-LE d'emblée: le dernier Bilal décoit. C'est une baignoire qui fuit, presque un pétard mouillé. Tout se passe comme si l'artiste s'était efforcé à «faire du Bilal», c'est-à-dire non pas poursuivre sa démarche mais bien piétiner sur ses propres traces. Le style et le souffle ont fait place aux tics et aux manies.

Pourtant les premières pages, où un réalisateur montre à Nikopol fils les «rushes» d'un film inachevé, sont superbes. Dès la première case on ne peut s'empêcher de s'écrier: ça y est, la «magie Bilal» fonctionne encore. Mais le lecteur, est séduit et abandonné. Dès le moment où Nikopol fils quitte le studio, le récit s'étiole et l'album se révèle un feu de paille.

Froid équateur constitue la dernière partie de la Trilogie Nikopol, comprenant *La Foire aux immortels* et *La femme piège*. Le premier récit nous racontait comment en 2023 le dieu égyptien Horus, en rupture de ban d'avec ses congénères, prenait possession du corps et de l'esprit de Nikopol, alors que celui-ci s'éveillait d'un sommeil hibernatique d'une trentaine d'années.

Il y rencontra également son fils du même âge que lui, né en 1993, soit l'année où Nikopol fut congelé. Le deuxième se passait en 2025 et se concentrait sur le délire de Jill Bioskop, une journaliste intoxiquée par des médicaments d'origine extra-terrestre. Elle croisait à la toute fin du récit Nikopol et Horus, à nouveau réunis, alors que l'humain offrait au dieu l'asile de son corps en échange d'une vie de plaisirs et de sensations fortes.

Froid équateur, lui, nous entraîne en 2034, en Afrique, au côté de Nikopol fils sur les traces de son père. Ce dernier «héberge» toujours Horus grâce à qui il est devenu champion de «Chest-Boxina» et co-père d'un enfant monstrueux. L'album voit la réunion des Nikopol et la fin du contrat entre l'homme et le dieu.

La trilogie Nikopol s'élabore sous le signe de la décadence et chaque tome constitue une étape de plus dans cette voie. Ce qui ne se répercute pas seulement dans les personnages et les événements mais également dans la structure même des récits.

Le premier tome, à cette enseigne, est de facture classique, et empreint d'une certaine rigueur. Le tome deux, par contre, élaboré autour des hallucinations de Jill Bioskop, s'avère, à ce niveau plus



lâche. Ici, la structure ne se justifie même plus. D'accord, l'Afrique de Bilal est un lieu apocalyptique à souhait, avec un micro-climat arctique, une mafia, et des animaux ayant obtenu le statut de citoyen à part entière. Les personnages, Nikopol père, Nikopol fils, Jill Bioskop, Horus et les autres, sont tous au bout du rouleau, déchus et défaits, et l'album en entier est basé sur l'inachèvement.

Les relations entre Nikopol père et Gils Bioskop, celles qui lient Nikopol fils et Yénéla, Horus et Nikopol père, les recherches génétiques de Yéléna, le procès d'Horus par les siens, bref absolument toutes les pistes de cette histoire sont abandonnées à un moment ou à un autre.

Parler de l'inachèvement est une chose, ne pas aller au bout de son propos en est une autre. Je veux bien que sous prétexte d'évoquer la décadence, on tienne à l'intégrer à la matière de la narration, mais il me semble que Bilal est allé trop loin dans cette voie. À l'instar du film de Donadoni, sur lequel s'ouvre l'album, Bilal a donné à sa bande dessinée des allures de «rushes». Froid équateur a la cohérence d'un cauchemar et semble ainsi beaucoup plus près du «work in progress» que de l'oeuvre achevée.

Ainsi tous les jeux d'oppositions constituant le récit restent lettres mortes. Les couples chaud/froid, bête/homme, homme/dieu, père/fils, échec/boxe dont l'album regorge ne vont jamais au-delà du constat. Le matériau de base reste irrémédiablement matériel et ne laisse qu'entrevoir la possibilité d'un édifice.

Bien sûr, Bilal demeure un merveilleux dessinateur. Ici et là, au fil des pages, surgissent des images qui coupent le souffle. Il est toujours un extraordinaire créateur d'atmosphères. Équateur-City, la ville africaine où se déroule le gros de l'action demeure tout aussi inspirée que le Paris de *La Foire aux immortels* ou le Berlin de *La femme piège*.

Le train dans lequel s'entassent péle-mêle girafes, singes, panthères et rhinocéros, ou encore l'hôpital insalubre où est interné Nikopol fils représentent bien «l'inquiétante étrangeté» dont Bilal sait épicer ses récits. Mais ici la machine tourne à vide, et malgré leur force, ces fragments ne parviennent pas à sauver l'ensemble.

Lisez, ou relisez, plutôt la *Partie de chasse* que Bilal concocta il y a déjà une dizaine d'années avec Pierre Christin. Vous aurez un parfait exemple de l'ampleur que sait prendre son génie visionnaire lorsqu'il est soutenu par un scénario de premier ordre.

Planche-dessin tirée de l'album *Froid Équateur*, d'Enki Bilal, aux éditions Les Humanoïdes Associés.

La fiction devient concept

LA PISSEUSE
Anne Elaine Cliche
Triptyque, 1992, 241 pages
Francine Bordeleau

LORSQU'UN roman comme *La Pisseuse* — quel titre affreusement réhibitoire, qui n'a que peu à voir avec ce que le mot évoque au Québec — reçoit le Grand Prix du Livre de Montréal, il faut adresser une mention honorable au jury qui souligne ici la parution d'une oeuvre difficile, voire peu accessible.

Anne Elaine Cliche est prof de littérature à l'UQAM, ce qui explique sans doute le formalisme extrême, voire agaçant de ce premier roman. Ce formalisme transparait jusque dans la quatrième de couverture qui, en nous informant notamment que «la forme désirée est ici celle d'un retable où se jouent des panneaux narratifs distincts racontant chacun une scène, un épisode, et entretenant pourtant en permanence un lien étroit avec les autres», est pour une fois fidèle à l'oeuvre qu'elle résume.

La Pisseuse met en scène Livio Violante, un cinéaste montréalais d'origine étrangère (mère tchèque, père italien) en panne d'inspiration pour l'ultime séquence d'un film qu'il destine à sa femme et à sa fille. Chez un brocanteur, il trouve pourtant l'image qui servira de déclencheur à cette séquence: il s'agit de la pièce détachée d'un retable, pièce représentant l'une des chutes du cheminant de croix. Violante conclut dès lors avec une inconnue appelée Anne et Marie Francoeur un contrat inusité: celle-ci devra inventer l'équivalent filmique de cette image.

Le projet de madame Cliche n'est pas d'écrire un roman sur le sens de cette image, mais — ce qui est très différent — de relater les étapes du parcours qui conduirait à ce fameux sens. Ce sera pour l'auteure une façon comme une autre d'utiliser à l'envi les concepts de la psychanalyse (le roman est d'ailleurs composé en bonne partie des séances d'ana-



lyse d'Anne et Marie): désir, fantasme, représentation, discours, écriture... On a alors droit, dans la fiction, à un propos théorique qui n'est pas toujours du meilleur effet. Ainsi, sur la jouissance féminine: «une femme ne coïncidera jamais qu'avec elle-même, c'est-à-dire avec ce qui pourra la faire se voir voyant, dans l'adoration de ce qui la rend adorante (...); ou sur le plaisir d'un amant: «sa volupté était entièrement intériorisée ou disons: sans ressenti figural et comme réabsorbée immédiatement».

Malgré la part qu'y occupe Livio (elle est grande, comme on le verra à la fin), *La Pisseuse* s'interprète comme la quête d'une femme: «quête de son origine, quête de son nom, en fait quête de sa vérité. Mais ce roman à la construction formelle ambitieuse, qui s'inspire volontiers de l'art baroque, est alourdi par les concepts. Comme si l'auteure ne pouvait s'empêcher de constamment démontrer qu'elle se sait en train d'écrire, que l'écriture de fiction est tout sauf un acte innocent. Du coup on a l'impression de revenir à la belle époque de la Nouvelle barre du jour et de son questionnement formel.

La Chine à vélo



AU LONG DU GRAND CANAL

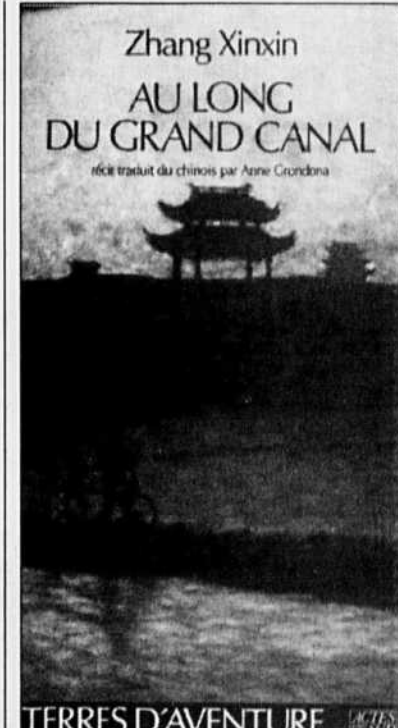
Zhang Xinxin
récit traduit du chinois
par Anne Grondona,
Terres d'Aventure,
Actes Sud, 256 pages.

TRADUIT du chinois par Anne Grondona Arles, Actes sud, coll. Terres d'Aventure, 1992, 258 pages. DE Beijing à Hangzhou, une longue entaille sillonne le territoire de la Chine. Sur ordre des empereurs, des millions d'hommes s'échinèrent, creusèrent; la bride des dragons enjambent cinq fleuves (les dragons), sur un parcours de quelque 1800 kilomètres. Le tracé nord-sud, encore suivi de nos jours, date du XIVe siècle: les Yuan firent alors remodeler le Grand Canal, dont certaines sections avaient 700 ans, afin de pouvoir acheminer le grain des régions du sud jusqu'à Beijing, leur nouvelle capitale au nord.

«Il ne me reste qu'à me rendre sur les rives du cours d'eau où habitent des hommes dont je ne sais rien encore, et, à partir de ces éléments vivants, tisser une histoire sur la trame de ce qui n'est plus.»

De Beijing à Hangzhou, la romancière Zhang Xinxin a longé les rives du Grand Canal à vélo. Son périple dura trois mois. Parfois seule, chantant à tue-tête dans la nuit, avec pour seul témoin les chiffres phosphorescents de sa montre digitale; parfois suivie par Bolex, jeune réalisateur de télévision qu'elle nomma ainsi, du nom de la caméra qu'il tenait toujours contre son coeur entre deux prises de vue. Attaché au département des «reportages humains», Bolex suit donc son «personnage», la romancière-cycliste, et à chaque nouvelle ville ou bourgade atteinte, ils tentent d'interviewer des «personnages exceptionnels» — de ceux qu'on ne pourrait voir ailleurs, dans une autre région.

Mais les procédures, longues, traînent toujours un peu: il faut rencontrer le secrétaire du bureau de la Propagande, présenter les lettres de recommandation, le projet. Ce secrétaire communique ensuite avec son chef de bureau: nouvel échange de politesses, nouvelles présentations qui seront parfois redites une troisième fois, si le sous-préfet se présente. Parce qu'ils changent d'endroit à tous les deux jours et qu'ils doivent alors répéter



trois fois les mêmes explications, la romancière vient à s'ennuyer de sa solitude des routes, et file à l'anglaise à quelques reprises.

Elle préfère rouler seule et suivre ses pensées vagabondes. Adepte de ce qu'elle nomme la «littérature des cartes postales», Zhang Xinxin s'efforce d'en envoyer régulièrement. Elle les avait d'ailleurs préparées à l'avance, inscrivant au recto le titre de son livre, au verso l'adresse des destinataires. L'une est sa mère, résidant à Beijing, l'autre une jeune amie de Shanghai; à l'une le compte rendu qui sécurise, à l'autre le détail des lieux devenus célèbres par les romans et les auteurs classiques.

Au long du Grand Canal mélange adroitement, avec humour, le reportage et l'intime. La diversité du paysage chinois autorise la mise en scène d'une multitude de passants: de la première femme à être nommée préfet à l'arracheur de dents qui présente quelques échantillons, ou de ce couple qui dut apprendre à cultiver dans le sable et à conduire un tracteur, dans la région frontalière au fin fond du désert de Gobi, pour ensuite descendre au sud et apprendre à tenir un gouvernail et à jeter une amarre — de ces rencontres, Zhang Xinxin présente le quotidien d'un peuple aux prises avec les tracasseries bureaucratiques, et son passé parfois entaché de mouvements destructeurs. Mais c'est aussi le récit d'une expédition un peu folle, qui nous rappelle que «l'homme possède cinq sens grâce auxquels il peut progresser; rien que pour cela, chacun devrait partir à l'aventure.»

Rêves de lune et d'absolu

LE CHEMIN DE LA LUNE
Marcel Godin, VLB éditeur, 287 p.
Pierre Salducci

IL FUT un temps où les adolescents, surtout les garçons associés de près ou de loin au monde du scoutisme, tombaient tous un jour

ou l'autre sur les romans de la collection Signe de piste.

S'ouvrait alors à eux un univers charnière entre l'enfance et l'âge adulte, plein de promesses et de gages d'avenir, mais en même temps cruel et chargé autant d'épreuves que de déceptions.

On retrouve cette même ambiance dans *Le Chemin de la lune*, le

nouveau roman de Marcel Godin qui rappelle tout spécialement la série des Prince Eric, une saga en quatre volumes publiée par Serge Dalens.

Comme dans *Le Prince Éric*, le héros est ici un jeune orphelin qui, après avoir tout redouté de sa naissance, sera adopté par les meilleurs milieux, instruit, conduit dans un monde brillant, avant de découvrir que le mystère de ses origines cache un merveilleux secret. Ainsi Jacques Molay est-il arraché un jour du couvent où il a grandi pour être placé chez la riche famille De Guise.

À quatorze ans, il dit pour la première fois «papa» et «maman», et se retrouve affublé d'un frère et de trois soeurs, sans compter le tuteur chanoine qui veille sur son éducation depuis toujours.

Mais alors qu'il franchit une à une les étapes de la connaissance et qu'il s'initie à la réalité de l'amour, de la politique et des autres choses de la vie, il va assister horrifié et impuissant à l'effritement progressif de son nouvel entourage emporté par un destin impitoyable.

Tout en entretenant des liens étroits avec le conte, Marcel Godin a choisi une toile de fond réaliste pour son roman d'initiation. Le contexte géographique est celui du Québec. On reconnaît les villes de Montréal, Québec et Trois-Rivières quoiqu'elles

ne soient jamais nommées.

L'époque se situe dans l'immédiat après-guerre alors que Duplessis (également non cité) et l'Église tirent les ficelles du pouvoir. Cependant, malgré son cadre réaliste, tout échappe au réel dans cette histoire.

Le mystère plane en permanence. On a sans cesse l'impression d'évoluer sous le contrôle de forces secrètes, mystiques et obscures. Jacques Molay est sujet à des visions troublantes et prophétiques.

Il est confronté à des situations extraordinaires et se découvre entouré de symboles inexplicables issus de sociétés antiques. Comme d'autres avant lui, il finira par tomber sous le joug de secrets et de serments qui détermineront sa vie et l'engageront au-delà de sa volonté.

Mettant en scène des personnages qui cherchent leur vérité aux dépens d'eux-mêmes, *Le Chemin de la lune* propose une réflexion philosophique sur l'être et le sens de la vie.

Rédigé simplement et sans recherche particulière, le roman de Marcel Godin, d'un rythme un peu lent mais soutenu, séduira ceux qui ont conservé la quête d'absolu de leurs rêves d'adolescents.

Ceux qui, avides de grands sentiments, comprennent encore qu'on se jette à la mer pour rejoindre la lune, en suivant à la nage la trace de son reflet sur l'eau.

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Améliorez votre français écrit

Cours sur mesure
à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription: 31 janvier 1993

Pour recevoir le dépliant d'information,
appeler au (514) 343-7393
ou remplir la formule suivante et la retourner à:

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)
Université de Montréal, C.P. 6128, succursale A,
Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom

Adresse

Ville

Code postal

CARON LIBRAIRE

LIVRES RÉCENTS ANCIENS-RARES ET D'AUBAINE

LÀ OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER plus de 100 000 titres sur tous les sujets

ACHETONS LIVRES ENCORE UTILES TÉL.: 845-7307

1246 rue St-Denis

Champigny

Génial, nos certificats-cadeaux!

Le calendrier 1993 du Sagittaire
Hachette

Calendrier chaque jour votre horoscope
Éd. Harenberg
ord. 12,95\$ 9,95\$

Aden
Prix Fémina
Éd. du Seuil
ord. 29,95\$ 23,95\$

Aden
Prix Fémina
Éd. du Seuil
ord. 29,95\$ 23,95\$

MICHEL RIO
TLACUILO
Prix Médicis
Éd. du Seuil
ord. 24,95\$ 19,95\$

LA VILLE ENGLOUTIE
Coll. Roman Jeunesse (43 titres)
Éd. La Courte Échelle
ord. 7,95\$ 5,95\$ ch.

LE PETIT ROBERT
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE 1
Le Petit Robert 1
Éd. Le Robert
ord. 69,95\$ 54,95\$

TEXACO
Prix Goncourt 92
Éd. Gallimard
ord. 34,95\$ 25,95\$

La Démence du boxeur
Prix Renaudot 92
Éd. Grasset
ord. 34,95\$ 25,95\$

BOIS DE MARÉE
Bois de Marée (édition reliée)
Éd. Agence d'Arc
ord. 27,95\$ 19,95\$

ROBERT & COLLINS
DICTIONNAIRE
Robert & Collins
Éd. Le Robert
ord. 36,95\$ 29,95\$

le Petit Larousse
1993
Petit Larousse Illustré Couleurs 1993
Éd. Larousse
ord. 54,95\$ 43,95\$

LA SAVANE
INSECTES
Coll. l'imagerie Animale (10 titres)
Éd. Fleurus
ord. 8,95\$ 6,95\$ ch.

QUEBÉCOIS D'AUJOURD'HUI
Dictionnaire québécois d'aujourd'hui
Éd. Le Robert
ord. 39,95\$ 29,95\$

ESSENTIEL
Le Dictionnaire Essentiel
Éd. Hachette
ord. 39,95\$ 31,95\$

Coll. l'imagerie de l'Éveil (6 titres)
Éd. Fleurus
ord. 2,95\$ 2,25\$ ch.

Albums d'art (39 titres)
Éd. Taschen
ord. 24,95\$ 19,95\$ ch.

Calendrier d'art 1 page/jour (4 titres)
Éd. Harenberg
ord. 19,95\$ 14,95\$ ch.

Où est Charlie? (3 albums)
Éd. Grund
ord. 16,95\$ 12,95\$

PICASSO
Coffret Picasso (2 vol.)
Éd. Bénédict-Taschen
ord. 99,95\$ 69,95\$

le Petit Larousse
GRAND FORMAT
84 200 articles
3 600 illustrations
EN COULEURS
Petit Larousse Illustré Couleurs 1993 Gr. format
Éd. Larousse
ord. 79,95\$ 59,95\$

Illustr. Hans de Beer, Éd. Nord-Sud

Prix en vigueur du 26 nov. au 2 déc. 1992

Champigny

4380 ST-DENIS
MONTREAL, QC
(514) 844-2587

OUVERT 7 JOURS
DE 9 H À 22 H

METRO
MONT-ROYAL

STATIONNEMENT ET ENTRÉE À L'ARRIÈRE RUE DROLET

Noires amours laurentiennes



Gilles Archambault
Livres jaunés

TERRES STÉRILES

Jean Filiatrault, Québec, Institut littéraire du Québec, 1953

SOULIGNE-T-ON dans les journaux avec un peu trop d'insistance la disparition d'une vedette que je me mets à penser à ces écrivains célèbres en leur temps dont la mort est passée presque inaperçue. Lorsque Jean Filiatrault fut emporté par la maladie en 1982, on se montra discret. Dix ans plus tard, c'est la même retenue abusive qu'on observe à son égard.

L'écrivain mérite un meilleur sort. Peut-être suis-je porté à déplorer cette injustice parce que j'ai connu l'auteur. C'est à lui que j'avais soumis le manuscrit de mon premier roman.

Je le rencontrais tous les matins dans le train qui nous menait de la banlieue au centre-ville. Il était un romancier reconnu, je n'avais que

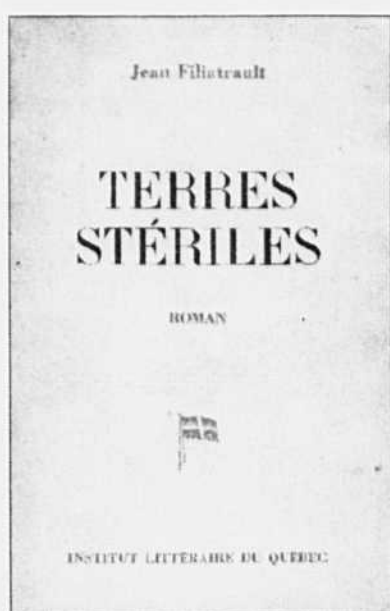
des projets. Pour l'aborder, je revendiquai nos origines communes. Nous étions nés dans le même quartier de Montréal.

Cet homme était la douceur même, une douceur que traversait parfois une ironie dévastatrice. Des autodidactes il avait la franchise, que tamisait un sens inné de la relativité des choses. Écrivait-il, l'homme doux se transformait la plupart du temps en observateur féroce de la méchanceté.

Terres stériles parut d'abord en feuilleton en 1947 dans le journal, Notre Temps. Le livre ne fut publié que six ans plus tard. Couronné par le prix David, il inaugura pour son auteur une heureuse époque de créations autant romanesques que dramatiques.

Il reçut quelques autres distinctions, écrivit pour la télévision deux téléromans. Son dernier livre, *L'Argent est odeur de nuit*, est de 1961. Lorsque je revis Filiatrault, vers la fin de sa vie, il me sembla qu'un homme résigné, un peu triste, avait chassé celui que j'avais connu. A l'hôpital, où il devait mourir, je ne pus que l'apercevoir de loin. L'heure de l'agonie était trop proche.

Les premières pages de *Terres stériles* illustrent l'entrée dans la



mort d'un tyran domestique. Pour le veiller, sa fille et son gendre.

Il ne songe dans son délire qu'à se venger d'eux, qu'à assumer sa domination. Le mari de sa fille le voit déjà mort. Le décès survient et la Marie-Louise, jusque-là amorphe, devient aussi haineuse que son père. Son intransigence finira par chasser un mari plus fainéant qu'odieux. Elle tentera de le

ramener à elle, mais il mourra lui aussi.

La mort est partout présente dans ce roman de jeunesse. L'apothéose finale est une scène de destruction. La veuve s'immole dans l'incendie qu'elle a elle-même allumé.

L'univers de ce roman est particulièrement étouffant. On est en plein roman noir. L'action se déroule dans un village des Laurentides au tournant des années 30. Un lieu qui ne sera qu'évoqué. Compte bien davantage la maison qui deviendra bientôt un amas de ruines.

L'auteur détruira ses personnages un à un selon un rite implacable. La description d'un monde fermé, peuplé d'êtres méchants ou falots, est menée de main de maître. On chercherait en vain les signes d'espoir dans un univers sans pitié.

La relecture de ce roman m'a fait déplorer une fois de plus que Jean Filiatrault n'ait plus publié dès la jeune quarantaine. Vers 1978, je lui demandai en toute indiscretion s'il écrivait. Je crois qu'il me répondit qu'il préférerait jouer du piano. Peut-être avait-il été blessé par quelques injustices. Avec les écrivains, on ne sait jamais.

JEAN-CLAUDE POLET

L'aventure littéraire européenne

Heinz Weinmann

CE QUI DEVAIT devenir une marche triomphale vers l'Europe politique en 1993, s'est transformé en valse-hésitation. Or, l'Europe a existé au Moyen Âge, dans l'Antiquité gréco-romaine bien avant que la naissance des États-nations ne la fasse voler en éclats. Dans une lutte qui remonte à ses origines, l'Europe n'a cessé de se définir contre l'Asie, contre l'Orient, aucune frontière naturelle nette ne les délimitant.

Comme chez la plupart des nations, l'émergence de la culture précède en Europe l'affirmation politique. Sa culture globale, sans doute son héritage le plus précieux, au cours des deux derniers siècles a été tronquée pour entrer dans les lits de Procruste des cultures nationales.

Jean-Claude Polet, professeur de littérature comparée des universités de Namur et de Louvain en Belgique (rassurez-vous, il ne vient pas de Bruxelles), a le mérite d'avoir pensé il y a six ans à restaurer de fond en comble le monument littéraire européen, délabré sous l'effet de l'oubli, de la dénégation nationale. Donc bien avant que la perestroïka gorbatchevienne ne déchire les «rideaux de fer», ne fasse tomber les murs qui séparaient l'Europe de l'Est de l'Ouest.

En effet, Jean-Claude Polet est le maître d'œuvre d'une anthologie monumentale, *Patrimoine littéraire européen* (De Boeck Université, Bruxelles), qui, à travers ses 12 volumes projetés, d'environ 800 pages chacun, nous fait assister à la longue et lente gestation de l'Europe littéraire. «Littérature» est à

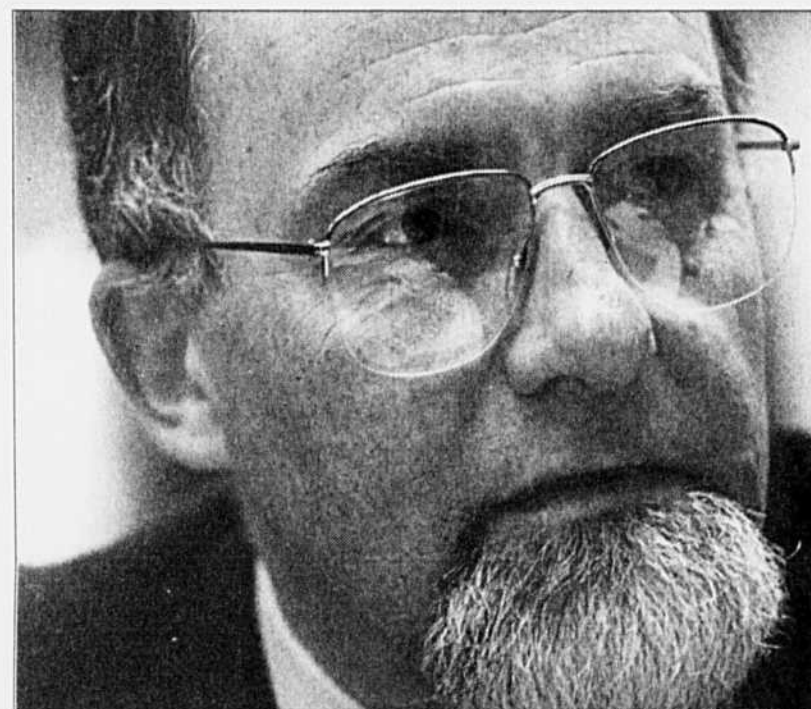


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Claude Polet: «abattre les cloisons de nos littératures nationales».

prendre ici au sens large du terme, puisqu'elle englobe aussi bien les textes philosophiques d'Aristote, de Platon que le *chant de Nibelungen*.

J'ai rencontré Jean-Claude Polet au Salon du Livre de Montréal où il a présenté son ouvrage, sorti en Europe au printemps. À la tête d'une équipe de chercheurs venus de tous les horizons — dont quatre du Québec —, le directeur de l'anthologie a mis six ans pour la faire sortir des limbes.

«Il s'agit d'une Europe reconstituée sur des valeurs culturelles», Europe grande ouverte, allant de l'Oural à l'Atlantique. Tel est en ef-

fet le titre du quatrième tome, projeté pour 1993. L'auteur conçoit l'ouvrage comme un «florilège d'une symphonie d'altérité, d'une Europe pas monolithique, d'une différence, d'une diversité qui créent une harmonie, une unité dans la diversité».

Comme l'Europe s'interroge actuellement sur ses langues véhiculaires, cette anthologie ne pouvait esquiver la question du choix de la langue des différents extraits. «Alors on présente une anthologie polyglotte, au risque de sombrer dans le babélisme, ou plutôt unilingue française, avec une traduction ultérieure dans différentes langues nationales?» Inutile de dire que c'est la dernière option qui a été retenue.

C'est précisément l'approche de la traduction de cette anthologie qui la distingue de toutes les autres existantes. Aux traductions philologiques, «clean», on a préféré les traductions chatoyantes d'écrivains français, en privilégiant, tant qu'elles existaient, les premières traductions de la Renaissance.

Jean-Claude Polet dévoile actuellement les trois piliers, fondements sur lesquels s'élèvera le futur monu-

ment littéraire européen. Il vient d'être question du deuxième, celui de la culture gréco-latine. Le premier, *Traditions juive et chrétienne*, contenant, à partir de la Bible, la tradition juive, talmudique et kabbalistique, enfin la tradition chrétienne avec les pères grecs de l'Église-véritable-révélation, les pères latins, pour se terminer sur Isidore de Séville.

Le troisième pilier, *Racines celtiques et germaniques* donne sur une «terra incognita», surprenante, bruisante, haute en couleur. Il s'agit du «Pilier barbare», comme le qualifie J.-C. Polet, sourire en coin. La France, qui se prend pour le nombril de la «civilisation», a tout fait pour refouler cette «barbarie», fût-elle littéraire. Dumézil, même posthument «paie» aujourd'hui de s'être trop intéressé à ce monde «barbare».

Cinq traditions littéraires sont représentées dans ce volume. La grande découverte: les cycles mythologiques et épiques irlandais, avec surtout les aventures de Cuchulainn qui n'ont rien à envier à celles d'Ulysse. La littérature galloise, plus connue, puisque la «matière de Bretagne» en est issue. Les Eddas et les sagas islandaises, accessibles depuis peu aux éditions de la Pléiade. La littérature anglo-saxonne, avec de larges extraits du Beowulf, l'épopée la plus ancienne écrite en langue germanique (VIIIe siècle). Enfin, la littérature germanique avec des extraits de la bible de Wulfila, évêque wisigoth, seul témoin de la langue gothique, disparue autrement sans laisser de trace. Le tout se termine par la symphonie du *Chant de Nibelungen*.

Jean-Claude Polet, en véritable pionnier, trace les contours d'un vaste champ littéraire européen, transnational. Ainsi toutes nos littératures nationales sont à repenser en fonction de leur intégration dans des ensembles plus vastes. Les comparatistes de la trempe de Jean-Claude Polet ont du travail à abattre afin que nos littératures nationales frileuses admettent de confronter l'altérité au-delà de la spécificité, l'universalité dans la spécificité.

LA PHILOSOPHIE AU CEGEP

LES CONTENUS COMMUNS DES QUATRE COURS OBLIGATOIRES

PREMIER COURS (340-101). Philosophie, pensée, discours.

- Naissance de la philosophie et de la rationalité occidentale en Grèce ancienne.
- Comparaison des discours scientifiques, religieux et philosophiques.
- Logique ou argumentation.

*** Auteurs: Présocratiques, Platon, Aristote, Épicure, Lucrèce, Augustin, Berkeley, Diderot, Feuerbach, Russell, Heidegger etc.

DEUXIÈME COURS (340-201). L'être humain et son milieu.

- Naissance de la rationalité moderne à l'époque de Galilée et de Descartes.
- Place de la science dans les représentations de la nature.
- Réflexion sur la technique et les transformations du milieu.

*** Auteurs: Descartes, Galilée, Leibniz, Hume, Darwin, Kant, Bachelard, Habermas, Popper, Serres etc.

TROISIÈME COURS (340-301). Conceptions de l'être humain.

- Étude comparative et critique de quelques conceptions philosophiques de l'être humain.
- Traiter d'éléments de la condition humaine tels que: liberté-déterminisme, conscient-inconscient, féminité-masculinité, individu-collectivité.
- Réfléchir sur les transformations des conceptions de l'être humain à l'époque contemporaine.

*** Auteurs: Montaigne, Rousseau, Comte, Nietzsche, Marx, Freud, Sartre, Foucault, Lévi-Strauss etc.

QUATRIÈME COURS (340-401). Éthique et politique.

- Problématisation (historique) des rapports entre éthique et politique.
- Étude comparative et critique de quelques théories éthiques.
- Étude comparative et critique de conceptions philosophiques de la politique.

*** Auteurs: Aristote, Sénèque, Machiavel, Spinoza, Montesquieu, Locke, Voltaire, Kant, Hegel, Mill, Jonas, Rawls etc.

De plus, chacun des quatre cours de philosophie au Cégep poursuit, de manière progressive et cumulative, les objectifs pédagogiques de développement des habiletés intellectuelles suivantes: conceptualiser, analyser, comparer, critiquer, problématiser et synthétiser, qui mènent à la maîtrise du discours rationnel argumentatif, tel que la dissertation.

***** PHILOSOPHIE AU COLLÈGE *****

FINALISTE

pour le Prix du Gouverneur général du Canada



En retenant *Je reviens avec la nuit* dans la sélection finale, le jury a souligné «le ton enlevé de l'œuvre. Le recueil de nouvelles de Gilles Pellerin se démarque par la convergence de trois éléments: son caractère urbain, son intelligence et le regard incisif qu'il porte sur notre société».

JE REVIENS AVEC LA NUIT

de GILLES PELLERIN

L'instant même

17,95 \$ — Disponible dans toutes les librairies

LIVRES PRATIQUES

LE GUIDE DU VIN 93

Michel Phaneuf

Les éditions de l'Homme

416 pages

LAURÉAT du prix Edgar-Lespérance 1992, dans la catégorie livres pratiques, Michel Phaneuf récidive une 12e fois: il dresse un bilan complet de l'année qui s'achève et présente la plupart des nouveaux vins vendus sur le marché. Le lecteur trouve dans cette véritable bible des commentaires sur quelque 1600 vins distribués au Québec. À la fin de chaque section, Michel Phaneuf présente un résumé des meilleurs achats à faire dans les succursales de la SAQ. Ne soyez pas trop déçus, toutefois, si plusieurs vins sont introuvables au moment de votre visite. Plusieurs auront consulté le même guide que vous!

LE GUIDE DES 52 WEEK-ENDS AU QUÉBEC

André Bergeron

Les éditions de l'Homme 468 pages

DES IDÉES DE vacances de courte et moyenne durée, précise le sous-titre. Des vacances au Québec, où, quand, comment, pourquoi? L'auteur propose des façons de faire autrement et donne un tas de renseignements utiles en plus de suggérer des circuits touristiques des plus familiers aux plus inusités. Il suggère des relais gastronomiques et des tables champêtres. Et comme il est professeur et géographe de formation, son livre est émaillé de références historiques, économiques et autres.

GUIDE POUR SE TROUVER UN EMPLOI

Denis Boulay

Les éditions Québecor

104 pages

UN PETIT livre sans prétention, clair et précis qui permet de partir

du bon pied à la recherche d'un emploi. L'auteur consacre une bonne partie de ses propos à la préparation d'un curriculum vitae efficace qui va à l'essentiel et devient «un bon outil publicitaire» tout en étant fidèle et honnête. Il fournit plusieurs exemples concrets de cv et de lettres d'accompagnement en plus de donner des conseils pratiques pour se présenter en entrevue. Un guide pratique par les temps qui courent.

VIVRE SEULE ET ETRE BIEN DANS SA PEAU

Barbara Powell

Les éditions Québecor

245 pages

TRADUIT de l'américain par Monique Plamondon, cet ouvrage est la réédition d'un livre qui a connu un grand succès. À travers de multiples exemples et expériences de vie, des conseils de toutes natures et des trucs qui peuvent parfois apparaître simplistes tant ils sont évidents, l'auteur s'efforce de démontrer que vivre seule peut s'avérer une expérience positive et enrichissante. Il est possible, affirme-t-elle, de vivre seule sans se sentir solitaire. Un guide pratique pour les âmes esseulées.

LA LIBERTÉ INTÉRIEURE

Suzanne Harvey

Éditions du Roseau

201 pages

L'AUTEURE NOUS invite à «dépasser notre conscience immédiate» et à découvrir, par l'auto-enseignement, notre propre maître intérieur qui, mieux que quiconque, nous guidera vers l'accomplissement de notre liberté intérieure. Réfléchir, observer, aimer et communiquer, c'est s'auto-enseigner, c'est s'individualiser... un exercice quotidien constamment à reprendre.

Renée Rowan

Quand la mécanique déraile

LA MÉCANIQUE

Carlo Emilio Gadda

Traduit de l'italien

par Philippe di Meo

Seuil, Paris, 1992

190 pages

Hervé Guay

QU'ON NE SE méprenne pas: je

suis un admirateur de la prose entortillée et rebondissante inventive de Carlo Emilio Gadda. À mon avis, ses recherches syntaxiques et lexicales comptent parmi les plus intéressantes de la littérature italienne du début du siècle. Ses nouvelles, *Des accouplements bien réglés*, l'illustrent de façon éclatante, de même que son roman le plus connu, *L'Affreux Pastis de la rue des Merles*. Par conséquent, son humour, ses trouvailles langagières m'ont conquis en me ravissant.

Cette fois-ci, le Seuil donne la traduction d'un de ses romans de jeunesse, reconstitué d'après des cahiers laissés par l'auteur. Or, disons-le tout de suite, le résultat est décevant.

Le préfacier suggère que, lors de sa sortie en Italie en 1970, *La Mécanique* n'a pas reçu l'accueil mérité. Il donne deux raisons à cela. Premièrement, parce que le texte fut

édité «sans la patience nécessaire ni la dextérité requise par des manuscrits ardu», et ensuite en raison de «l'indigence des soins qui accompagnèrent sa diffusion».

Néanmoins, une vingtaine d'années plus tard, à la lumière de la version française, ces arguments ne convainquent guère. Notamment, dans la mesure où, encore aujourd'hui, une grande portion du texte demeure inintelligible.

Témoin cette phrase-paragraphe dont même les deux notes en bas de page ne facilitent pas la compréhension: «Les premières batailles de l'inson (1), dans l'enchevêtrement motivé du circonstanier, la certitude qui en résultait était une et c'était le sang: mais la grand-mère (2) a de si nombreux fils». Cela se passe de commentaires.

Mais ce n'est pas tout. S'ajoutant aux phrases nébuleuses comme celle-ci des épisodes qui se relient fort mal les uns aux autres, les trois derniers chapitres où le nom des personnages a été modifié ainsi qu'une centaine de notes variées du traducteur et de l'auteur souvent rendues nécessaires par les allusions terriblement lointaines de Gadda. De quoi embrouiller donc, le plus averti des lecteurs.

Nous sommes peut-être en face d'un grand brouillon, d'ébauches dont le parachèvement aurait étonné, de «jeunes paroles bourgeonnantes» qui seront le «noeud» du développement littéraire ultérieur de Gadda.

Quoiqu'il en soit, devant cet échec, tout plaisir de lecture s'évanouit.

La traduction de Philippe di Meo nuit également à l'inédit de Gadda. Lorsque, dans une phrase déjà complexe, il préfère «concaténer des événements» à «enchaînement», il complique inutilement un texte qui s'en serait bien passé.

À lui seul, le romancier se charge amplement d'enrichir le vocabulaire de ses lecteurs avec ses «ntomaines», «cheddite», «navarque» et «thalame». Et je ne fais pas allusion ici aux néologismes qu'il crée comme «zolanésisme» ou «entonniorisme».

Nonobstant le lexique, les problèmes de la mécanique restent nombreux. Suffisants à tout le moins pour décourager jusqu'aux inconditionnels de Gadda. Quant aux autres, à moins d'être déchiffreurs à tout crin, ils risquent de se faire une bien mauvaise opinion de l'auteur de *L'Adalgisa*.

(1) Fleuve né en Yougoslavie, dans les Alpes juliennes, dont le delta est situé non loin de Trieste. Dès mai 1915, les Italiens occupèrent son cours à la notable exception de Gorizia. Le fleuve fut le théâtre de 11 batailles dont Caporetto.

(2) Autrement dit, la patrie.

le plaisir des
Livres

Marie-Claire Blais

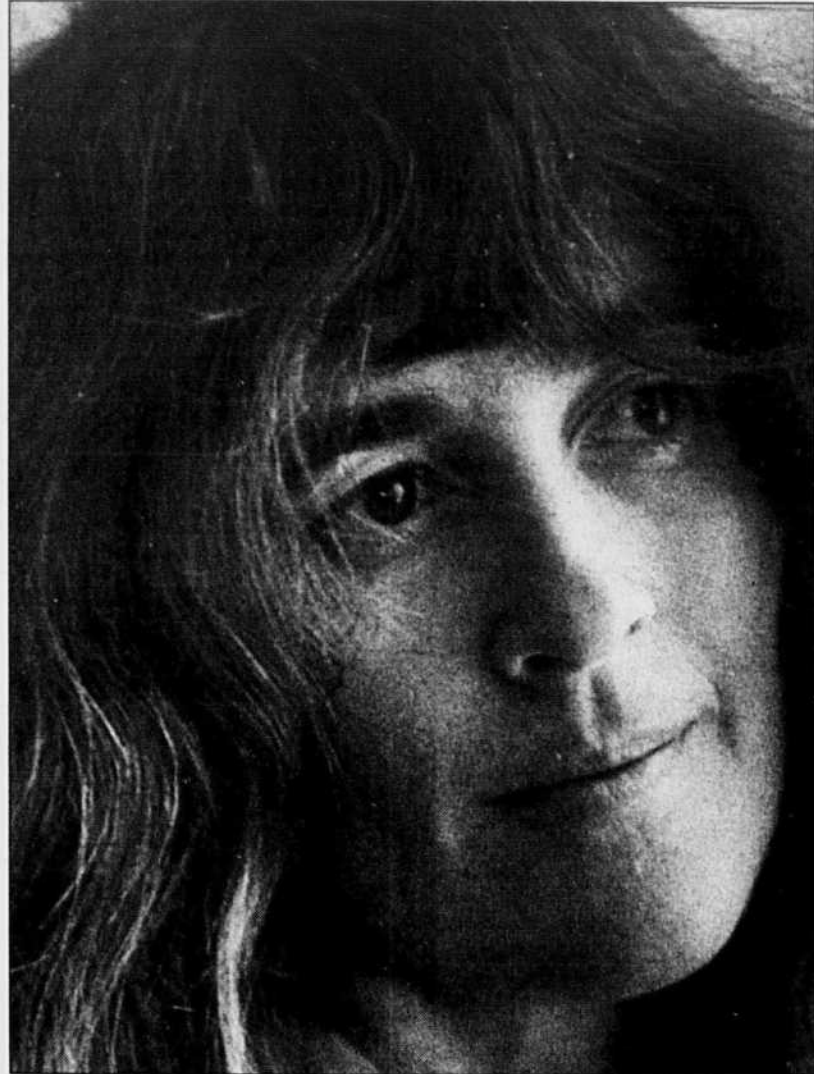
▲ Parcours d'un écrivain

Carnet 11

EN CES ANNÉES SOIXANTE où l'absorption rapide, presque spontanée d'une autre culture me semble une chose si difficile, à cause de la difficulté que je trouve à apprendre la langue anglaise, peut-être aussi parce que ces années sont sans doute les années les plus tumultueuses de l'histoire américaine, ce qui exige de moi: plus de vaillance, de témérité moi qui en ai si peu alors; ce sont mes rapports avec ces Américains originaux, marginaux aussi, dont je fais peu à peu la connaissance pendant mes voyages à Cape Cod, chez Eléna ou chez Gilberte où je viens pendant les fins de semaine avec mon sac à dos, descendant de l'autobus à Hyannis pour sentir sur mes joues le souffle de l'océan.

Edmund Wilson, plus que les autres, dans son inexorable érudition, sa vieillesse déjà vénérable (car il a 10 ou 15 ans de plus qu'Eléna) me consterne lorsqu'il me dit, en sortant de son cabinet de travail, pour apparaître dans le salon aux tentures bleues où je lis avec Eléna (Eléna se fait un devoir de lire tous les ouvrages que reçoit son mari avant de les lui remettre, aussi je la verrai toujours la tête penchée sur un livre) un sourire amusé flottant sur son visage rond: «Et si vous veniez dans mon bureau, nous pourrions bavarder un peu...»

En entendant ces mots, je sombre dans le désarroi: de quoi allons-nous parler, comment puis-je converser avec ce critique éminent qui, encore une fois, soulignera les défauts de mon style («il faut que ce soit plus serré, dira-t-il, pensez à la poésie de Rimbaud, il est jeune, mais c'est très serré... Resserez davantage, le flot n'est pas assez



maintenu, dirigé...») Nous n'avons pas le même âge, Edmund et moi, et n'entendons pas la même musique; c'est à peine, me dis-je, s'il est conscient des débuts éclatants de la révolution féministe en Amérique du Nord.

Sa génération d'hommes est soupçonneuse de la femme, sous l'aura du puritanisme elle n'est plus qu'un être dévoyé, pervers; c'est la femme de Baudelaire aussi, d'essence Chrétienne, la femme toujours coupable qui met l'homme chaste, vertueux en état de tentation.

J'ai envers toutes ces conceptions d'Edmund, bien que je ne fasse que les pressentir, une naturelle répulsion. Mais, aujourd'hui, Edmund est dépourvu de cette

vanité masculine: vêtu de son kimono par-dessus un habit brun un peu râpé, il vient gentiment vers moi, me tendant la main avec courtoisie pour m'entraîner dans son cabinet de travail, cette pièce de pénombre et de silence, devant laquelle se taisent ses enfants et se retire sa femme, comme devant un sanctuaire, où il est quand même permis au vieux chien (parce qu'il est si vieux «The poor old boy») d'entrer.

Dans les balbutiements de mon ignorance, lorsque je vois Edmund enfoncé dans sa chaise victorienne, pressant contre son cœur une bouteille de scotch (dont il me sert un verre rempli jusqu'au bord moi qui suis dans la période la plus ascétique de ma vie et bois très

peu), me disant qu'il dormira mieux, fera de beaux rêves, cette nuit, lorsqu'il l'aura toute consommée, cela, me confie-t-il d'un air coquin, s'il peut échapper à la surveillance d'Eléna. Comment sa femme peut-elle lui défendre une boisson si bonne pour son cœur? Lorsque je le vois aussi charmant, détendu, mes craintes me semblent absurdes, c'est un jour où il ne me parlera pas de mon style ou bien des jeunes écrivains qui n'écrivent qu'un seul livre dans leurs vies, surtout les femmes, et qui meurent ou se marient.

Il me rassure tout de suite en me parlant des livres que lit sa femme «en ce moment, de la philosophie théologique, ce que je n'aime pas du tout lire, dit-il, d'un ton volontaire». Ma femme lit aussi Lautréamont, je ne l'aime pas... en général je n'aime pas non plus les surréalistes, à part deux ou trois peintres, quant à l'oeuvre de Gracq dont vous me parlez dans votre lettre... je ne la connais pas encore... Vous avez eu le temps d'écrire une pièce de théâtre à Cambridge, vous me l'enverez n'est-ce pas? Si je n'ai pas le temps, je la ferai lire à ma femme d'abord... Car Edmund va partir pour Israël dans quelques jours et son essai sur la littérature canadienne paraîtra très bientôt, il voudrait quand même célébrer Noël avec ses petits enfants et leur montrer ses marionnettes qu'il a ramenées d'un voyage au Japon.

Parmi les livres d'auteurs québécois qu'il a lus récemment, il cite avec admiration *Pierre le magnifique* de Roger Lemelin, (il dit, «Un livre vivant et aimable, mais je ne comprends pas le héros du livre»), *Poussière sur la ville*, d'André Langevin, il commence la lecture des *Chambres de bois* d'Anne Hébert dont il est très curieux. Il lit avec passion *Alexandre Chenevert*, *La petite poule d'eau*, *Rue Deschambault*, de Gabrielle Roy, touché par l'humanisme de ces romans, il me recommande fermement de lire *Walter de la Mare*, il dit que c'est un auteur auprès de qui vous trouverez des similitudes, trois titres de ces nouvelles se succèdent dans mon esprit, *The Almond Tree*, *Out of the Deep*, *The Ridle*, auprès d'Edmund dont la vie est tissée de

tant d'occupations, de voyages, de départs, il faut vite assimiler tout ce qu'il me dit de lire, car ces titres de *Walter de la Mare*, lors de notre prochaine rencontre, reviendront en inquisiteurs, dans le cabinet de travail du docteur Faust. Edmund me demandera: «Avez-vous lu ces auteurs que je vous ai dit de lire? Qu'en pensez-vous? Vous vous souvenez de ce poème de Housman que j'aime tant... «Be still my saoul, be still...» Je le lis le soir...»

Souvent ces conversations auront lieu en fin d'après-midi, quand le soleil se couche sur les dunes, en hiver, à l'heure où ronfle le vieux chien parmi les livres à relier ancienne, quand coule le scotch parmi les glaçons dans les verres, et que s'empare de moi l'affligeant désarroi de me sentir soudain si loin et si seule.

En ouvrant cette porte qui me sépare du salon, je retrouverai ces intimes amis d'Eléna qui viennent presque tous les jours à six heures, le prince Paul, la princesse Nina d'un tsarisme fantôme que reçoit Eléna dans son affection: malgré son âge avancé, son apparence frêle, cassée, Nina fait des ménages pour survivre, dit Eléna, c'est aussi sa seule façon d'aider Paul qui écrit un livre sur le tsar Nicolas et la destruction de la famille Romanov, cette famille dont Nina est la descendante, avec ses pompes et ses richesses, elle qui n'est désormais qu'une servante, dans ces foyers américains de la côte Atlantique.

«Car c'est cela la sainteté profane, dit Eléna, c'est par cela que certains êtres doivent passer... Quel chemin de peines, et quelle douleur...» Nous sommes tous égaux dans ce salon aux tentures bleues où se calme ma frayeur de ces autres aussi désemparés que moi, même si leur histoire est plus longue, vétuste même parfois. Le cabinet de travail d'Edmund est encore éclairé, il écrira toute la nuit, il entendra ces mots du poème de Housman, en écoutant les battements désordonnés de son cœur malade, pressant la bouteille de scotch contre son cœur, il entendra dans sa solitude: «Be still my saoul, be still...»

M.-C. B.

Au-delà de la jésuitophobie

Clément Trudel

JÉSUITES (Tome 2) Les revenants
Jean Lacouture
Seuil, 1992, 570 pages

LORSQUE LE PAPE Léon XIII «réhabilita» la démocratie qui a nom République, bien peu de jésuites, à la fin du 19e siècle, sont prêts à cette accolade. Le 19e siècle en est un où «la liberté était rarement dans le camp des jésuites» (p. 162), plutôt portés à s'enrôler chez les «brigadiers» que Pie IX lance à l'assaut des «erreurs du siècle» — voir l'encyclique *Quanta Cura* et son annexe, le *Syllabus*.

Le *Syllabus* précède de peu le concile Vatican I et la proclamation de l'«infaillibilité pontificale». Jean Lacouture décrit ces faits comme la manifestation d'un «fixisme» qui étreint et les jésuites et l'Eglise de cette époque.

Cet ancien élève des jésuites s'attarde sur ses années chez les «pères», à Bordeaux. La question lancinante que l'on retrouve dans ses profils nombreux de jésuites hors du commun — tel le Belge Jean-Marie de Smet, qui jouera un grand rôle dans la compréhension (et le déni?) des revendications indiennes aux États-Unis, les dirigeants ayant su manipuler de Smet, ou l'Autrichien Kircher, «polymathe» et précurseur, a-t-on dit, de Champollion — est celle d'une «cathédrale des ambiguïtés» que constitue le monde jésuite.

Lacouture entretient chez son lecteur le malaise que suscite la mise au silence durant dix ans du théologien Henri de Lubac (promu plus tard cardinal). Il reconstitue avec adresse la sage des humiliations qu'a subies Teilhard de Chardin, le paléontologue exilé en Chine dans ce deuxième tome de *Jésuites: Les revenants*. Le premier tome parlait des «conquérants» (voir LE DEVOIR du 7 mars 1992).

Lacouture fait dans ce deuxième tome le tour de la question des rapports entre science et foi; il n'arrive pas toutefois à dissiper le malaise vis-à-vis de l'affaire Teilhard, ce Galilé du 20e siècle. Comme de juste, on vient de réhabiliter Galilée, mais qu'en est-il de tous les autres êtres brisés par la raison d'Etat vaticane, comme Henri de Lubac?

La démarche de Lacouture consiste à bien nous situer le traumatisme de ces «revenants» (de 1814) considérés longtemps en France comme des militants anti-Révolution. Son troisième chapitre («Hommes noirs, d'où sortez-vous?») dit la hargne du courant de pensée que les Michelet et Béranger ont exploité, après, bien sûr, Les Provinciales de Pascal. L'auteur est un érudit en matière de jésuito-phobie; il conclut que, comme les Protocoles des sages de Sion — un faux utilisé comme propagande antisémite — des traits et gestes (régicides?) que l'on a prêtés aux jésuites relèvent en partie de la démagogie. Clément XIV a radié de la carte les jésuites en 1773, sous la pression de monarches. L'ironie veut que ce soit le luthérien Frédéric (de Prusse) et l'orthodoxe Catherine (de Russie) qui accueillent ces jésuites honnis, pour leurs qualités indéniables d'éducateurs tout d'abord.

Il y eut un «parti stationnaire» influencé au 19e siècle entre autres par le «général» jésuite Jan Philip Roothaan — parti dont a cherché à se venger la Commune. C'est contre ce parti stationnaire que furent dirigées les lois dites «scélérates» qui chassaient les religieux de l'enseignement français.

Qu'en est-il de la période contemporaine? Tout en signalant que jamais les jésuites n'ont élu un «général» français en quatre siècles — les candidats de prestige ne faisaient pas défaut — Lacouture fait remarquer que 5000 des 25 000 jésuites, actuellement, sont Américains. Kolvenbach, le «pape noir» régnant, interviewé par un Lacouture presque narquois, ne nie pas les difficultés qu'a connues sa compagnie depuis quelques décennies (sous Pedro Arrupe notamment), mais il estime que les cas Teilhard et de Lubac ne peuvent plus se reproduire, que les jésuites de partout représentent 25 000 opinions.

Lacouture nous laisse sur une interrogation: la Compagnie de Jésus n'en est-elle pas face à un défi de se réinventer, d'en venir au pluralisme?

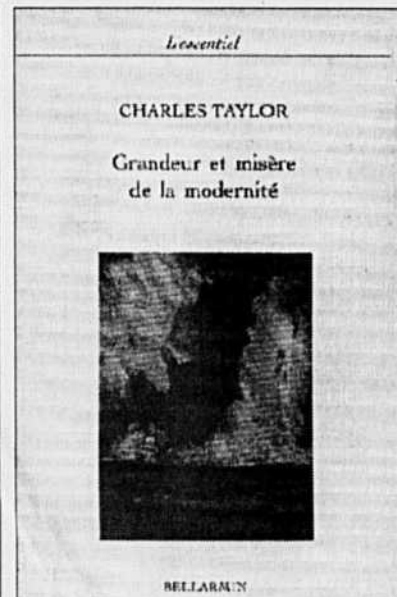
En marge de la modernité

Robert Saletti
Essais québécois

Grandeur et Misère de la modernité
Charles Taylor
Bellarmin, «L'essentiel», 150 pages.

Passion d'être, désir d'avoir
(Le Dilemme Québec-Canada dans un univers en mutation)
Louis Sabourin
Boréal, 197 pages.

LA CONSCIENCE postmoderne, si une telle chose existe pour le commun des mortels, est probablement apparue avec l'écologie. L'écologie grandeur nature et ses effets de serre, couche d'ozone et déchet radioactif, mais surtout l'écologie au quotidien avec ses couches de coton, son recyclage de papier et ses purificateurs d'air. La conscience planétaire est surtout une conscience de l'écologie, ce nouveau pont d'or entre l'individu et



la société. Que celui qui n'a jamais pensé à la Somalie ou à l'Éthiopie en disposant de ses restes de table me lance la première bombe aérosol.

Or, voilà que cette semaine je suis tombé sur deux ouvrages qui abordent la question écologique de biais. Le premier est en nomination pour le Prix du Gouverneur général qui sera décerné lundi. *Passion d'être, désir d'avoir* est un essai paru en mai qui, dans la masse des

livres autour du référendum, m'a échappé. J'en parle aujourd'hui parce que, parmi la moisson des «nominés» — qui comprend un pamphlet sur la situation historique des Indiens d'Oka, *Le Silence des Messieurs* de Gilles Boileau, un reportage grand-public, *La Radissonie* de Pierre Turgeon, un texte poétique, *La Lumière des oiseaux* de Pierre Morency et un recueil de textes littéraires divers, *Pensées, Passions et Proses* de Jean Marcel —, il est peut-être le seul essai au sens strict, soit un livre porté par une réflexion personnelle sur un sujet d'intérêt général.

Analysant les rapports Québec-Canada dans «un univers en mutation», Louis Sabourin y évoque la nouvelle dialectique mondiale qui oppose des forces économiques exogènes (mondialisation, globalisation, etc.) d'un côté et des forces sociales endogènes (déconstruction, relativisme, solidarités culturelles, etc.) de l'autre.

La complexité de cette dialectique expliquerait en grande partie la difficulté de nos dirigeants à faire aboutir les débats constitutionnels. Nous sommes à une époque où la nature même des faits locaux et nationaux a une composante universelle, comme en témoigne le problème autochtone, talon d'Achille du nationalisme québécois. Et comme en témoigne aussi la question environnementale, une cause jusqu'à un certain point moins dépendante de la rectitude politique ambiante et dont les répercussions dépassent en tangibilité toutes les autres causes à même d'ébranler l'opinion publique.

Même s'il n'interroge guère les fondements économiques de nos sociétés, cet essai a le mérite de faire sortir, si je puis dire, la politique de ses gonds immédiats. L'État n'y est pas un point de départ ni un aboutissement, et la société se donne comme un corps en mouvement. En décortiquant les multiples ramifications des enjeux politiques actuels, Sabourin suggère



qu'on aurait tort d'être pessimistes. La réflexion sur l'avenir «sui generis» du Québec reste à faire à maints égards. Si nous ne pouvons nous permettre d'être pessimistes, nous pouvons encore moins nous reposer sur nos lauriers.

Mais une fois le diagnostic posé, que la réalité politique et sociale est complexe et que le Québec peut et doit être moderne, il reste à comprendre les défis de cette modernité. C'est justement la tâche à laquelle s'attelle Charles Taylor dans *Grandeur et Misère de la modernité*. Prof de philosophie politique à l'Université McGill et auteur récent d'un ouvrage majeur sur l'identité du sujet moderne (*Sources of the Self*, aux presses de l'Université Harvard), Taylor nous donne ici la version alléguée d'une pensée exigeante. Produits dans le cadre souple d'une série de conférences sur «The Malaise of Modernity», les textes de *Grandeur et Misère* sont ce que j'ai lu de plus clair et de plus novateur sur la modernité depuis très longtemps.

L'espace me manque ici pour rendre justice aux propos de Taylor. Il suffira de mentionner que le philosophe renvoie dos à dos les détracteurs de la modernité, les

nostalgiques d'une culture révolue à la Allan Bloom à qui il reproche de ne pas voir que la pleine réalisation de soi (appelée par Taylor idéal d'authenticité) que vise la culture moderne est un projet valable, et les défenseurs de la modernité, les relativistes à la Jacques Derrida ou Michel Foucault à qui il reproche d'ignorer que des horizons moraux se profilent nécessairement derrière cette réalisation de soi. Si Taylor reconnaît à la société moderne des acquis philosophiques et politiques, il estime par contre que les démocraties occidentales sont arrivées à un point de non-retour. À force de faire du libre choix le seul critère de notre évolution (croire que zapper est un signe de liberté par exemple) ou de la raison instrumentale le leitmotiv de nos institutions (parlez-en aux cégépiens), nous les modernes avons créé des sociétés si fragmentées que tout projet commun est devenu impossible, voire impensable. On retrouve ici, précisément, l'écologie. Dégagée de toute déformation subjectiviste, celle-ci peut combler notre besoin de nous percevoir nous-mêmes comme une partie d'un ordre plus vaste, notre besoin d'un idéal qui nous dépasse.

Le travail de Taylor en est un qui subvertit subtilement les oppositions et les contradictions apparentes, ici la gauche et la droite, là le progrès et la décadence, et qui cache sous une simplicité de style une profondeur de réflexion étonnante. Un mois après *La Génération lyrique*, voilà le deuxième temps d'une combinaison gagnante. Presque coup sur coup deux essais que je ne serais pas étonné du tout de voir en nomination chez le Gouverneur... l'an prochain.

Je mentionne en terminant que *Grandeur et Misère de la modernité* paraît dans une toute nouvelle et très belle collection chez Bellarmin en même temps que des essais de Pierre Vadeboncoeur et Gregory Baum. J'aurai l'occasion d'y revenir très bientôt.

ZOLA A FASCINÉ TROYAT

Attentif à la vie privée de Zola comme à son parcours littéraire, Henri Troyat conjugue merveilleusement l'homme multiple qu'il fut avec l'œuvre monumentale qu'il laissa.

Henri Troyat
ZOLA
Grandes Biographies, Bellarmin

Flammarion

Vient de paraître

Simonne Monet-Chartrand
Ma vie comme rivière
(1963-1992)
tome 4

373 pages 26,95\$ en vente dans toutes les bonnes librairies

éditions du remue-ménage

SIMONNE MONET-CHARTRAND
Ma vie comme rivière
ÉCRIT AUTOBIOGRAPHIQUE
1963-1992
TOME 4
DIFFUSION DIMEDIA